

Raymond Mouyren, soldat de France

Seconde Guerre mondiale, Indochine, Corée, Algérie



Brochures réalisées par les services de l'Office national des anciens combattants et victimes de guerre en Auvergne et Limousin

Auvergne

Allier

Maurice Tinland, un résistant moulinois, 1999
Moulins à la Libération, 6 septembre 1944, 2001
Inge Schuman, Je t'écris de là-bas, lettres de déportés à leurs familles imaginées par les élèves du lycée Albert Londres de Cusset, 2005
Déportés et fusillés du lycée Banville, 2006
Hanni Planat, Prends garde au vent, 2010
Autour du 18 juin 1940, à Moulins-sur-Allier..., 2010

Cantal

Maurs, printemps 1944...du pré aux camps, 2004
Drop zone « Chenier », 2004
De Clavières au Mont Mouchet, « Randonnée du souvenir », 2007
Ce matin-là....1939-1945, dessins de Jessica Morel, élève de collège à Aurillac, 2007
Murat dans la tourmente, 1944-1945

Haute-Loire

Raymond Mouyren, soldat de France, 2016

Puy-de-Dôme

Itinéraire d'un républicain espagnol : Raphaël Prado, de la République espagnole à la libération de la France en passant par Bir Hakeim et El-Alamein, 2004
Le camp de harkis de Bourg-Lastic, 24 juin 1962-25 septembre 1962, 2006.
La Résistance dans le Puy-de-Dôme, 2008

Limousin

Un archipel coercitif en « Petite Russie » : les structures d'internement et de travail encadré (1939-1945), 2011
Tulle, résistante et martyre, Chemin de Mémoire, 2013
Le régiment de marche Corrèze-Limousin, des résistants limousins dans la 1^{re} armée française, 1944-1945, 2014

Sigles

AEF : Afrique équatoriale française

AFN : Afrique française du Nord

AOF : Afrique occidentale française

APV : Armée populaire vietnamienne

BFONU : Bataillon français de l'ONU (en Corée)

CEF : Corps expéditionnaire français (en Italie)

CEFEQ : Corps expéditionnaire français en Extrême-Orient

CID : Centre d'instruction divisionnaire

DB : Division blindée

DCA : Défense contre avions

DFL : Division française libre

DI : Division d'infanterie

DIA : Division d'infanterie algérienne

DIC : Division d'infanterie coloniale

DIM : Division d'infanterie marocaine

FFI : Forces françaises de l'Intérieur

FLN : Front de libération nationale

GCMA : Groupement de commandos mixtes aéroportés

LCA : *Landing Craft Assault* (péniche de débarquement)

LCI : *Landing Craft Infantry* (navire de transport de troupes)

RCA : Régiment de chasseurs d'Afrique

RI : Régiment d'infanterie

RIC : Régiment d'infanterie coloniale

RTA : Régiment de tirailleurs algériens

RTM : Régiment de tirailleurs marocains

RTS : Régiment de tirailleurs sénégalais

Préface

Quiconque a déjà assisté à une cérémonie officielle en Haute-Loire connaît forcément le colonel Raymond Mouyren. Il est ce que l'on appelle couramment « un personnage », figure incontournable du département, et fidèle représentant du monde combattant altiligérien.

Élevé à la dignité de Grand' Croix de la Légion d'Honneur en 2011, il fait partie des quelques dizaines de Français (le contingent est fixé à soixante-quinze par la Grande Chancellerie) ayant le droit de porter en écharpe les insignes de cette distinction. Cette décoration lui a été accordée à titre militaire afin de récompenser sa carrière exceptionnelle.

Raymond Mouyren a participé à tous les grands conflits armés français depuis 1942 : Seconde Guerre mondiale, guerre d'Indochine, de Corée, d'Algérie. Alors que les acteurs et les témoins de ces conflits disparaissent, il était essentiel de recueillir son témoignage. Ses mémoires sont étroitement liées à l'Histoire de France et relatent des événements d'ordinaire enseignés dans les encyclopédies.

Ces mots sont précieux. Pour les réunir, il a fallu beaucoup de temps. Du temps pour persuader : celui qui refuse le terme de « héros » et se considère comme un « soldat de France » a le verbe facile mais la confidence rare. Du temps pour écouter : plusieurs jours d'entretien ont été nécessaires, on ne résume pas quarante-trois années de service dont la moitié de campagnes de guerre en un après-midi ! Du temps pour mettre en forme : agencer, illustrer, citer, recontextualiser, expliciter, etc. Et finalement éditer.

Vous allez découvrir le récit d'un homme qui a traversé une vie et quatre guerres. Une carrière hors du commun, l'occasion pour chacun de rendre hommage à celles et ceux qui, engagés au service de la patrie, risquent leur vie pour notre liberté.

Eva CURIE

Directrice de l'Office national des anciens combattants
et victimes de guerre (ONACVG) de Haute-Loire

Avant-propos

*Le Président de la République française
grand-maître de l'ordre national de la Légion d'Honneur
élève par décret de ce jour :*

*Monsieur Raymond MOUYREN
colonel honoraire du cadre spécial
né le 11 février 1926 à Collo (Algérie)*

*à la dignité de Grand'Croix de la Légion d'Honneur
pour prendre rang du 17 février 2012
et jouir de tous les droits, honneurs et prérogatives attachés à cette qualité.*

Fait à Paris le 5 mai 2011

*Le Président de la République
Nicolas SARKOZY*

*Par le Président de la République
le Grand chancelier de la Légion d'Honneur
général d'armée Jean-Louis GEORGELIN*

Étant dans l'impossibilité de me remettre à Paris les insignes de ma dignité, le Président de la République donna délégation pour le faire à Monsieur Laurent Wauquiez, ministre de l'Enseignement supérieur et de la Recherche et maire du Puy-en-Velay. Cette cérémonie se déroula dans les salons d'honneur de la Préfecture, d'une manière empreinte d'une grande dignité, au milieu d'une foule nombreuse de famille, amis et camarades légionnaires, et en présence des plus hautes autorités civiles, militaires et religieuses de la région. Les insignes de ma dignité me furent remis, le grand cordon par M. Laurent Wauquiez et la plaque de Grand'Croix par M. Denis Conus, préfet de Haute-Loire.

Après m'avoir tous deux largement félicité, ils retracèrent une partie de ma carrière militaire et civile, me qualifiant de « héros », chose difficile à accepter pour moi. Je n'ai accompli que mon travail de soldat de France, de cadre puis d'officier supérieur, durant quarante-trois années de services actifs dont vingt-deux années de campagne de guerre.

Depuis cette cérémonie, la plus belle que j'ai connue, je suis « harcelé » tant par les autorités que par ma famille pour écrire mes mémoires, raconter ce que j'ai fait durant toutes ces années, la plupart du temps loin de ma patrie et de mon pays natal. N'ayant aucun talent d'écrivain et surtout n'ayant tenu aucun poste important dans ma carrière, je réponds à chaque demande par l'affirmative mais en réalité je n'en fais rien. Ma fille Marianne, « l'érudite » de la famille, a rencontré à l'occasion d'une cérémonie Madame Eva Curie, directrice du service départemental de l'ONACVG de Haute-Loire, et me voilà « piégé ». Madame Curie se fera un plaisir de contacter Monsieur Ludovic Zanella, chargé de la mémoire combattante à l'ONACVG de Clermont-Ferrand, et ce sera lui qui entendra mes récits pour les traduire par écrit.

À mes enfants, mes petits-enfants et arrière-petits-enfants, aux Mouyren, et à tous ceux de quelques origines qu'ils soient qui m'ont fait confiance et m'ont aidé durant ma longue carrière militaire, qui n'a pas été un long fleuve tranquille...

Raymond MOUYREN, Le Puy-en-Velay, juillet 2014

Introduction

Bône, 8 novembre 1942

Raymond Mouyren, 16 ans, entre en classe avec ses camarades de seconde du lycée Saint-Augustin de Bône en Algérie. Les élèves s'installent, attendant l'arrivée de leur professeur et le début du cours. Soudain, de fortes explosions retentissent. Elles semblent venir du port. Les jeunes hommes se précipitent immédiatement aux fenêtres, des avions survolent la ville. L'opération *Torch* vient de commencer : appuyées par une imposante armada, des troupes américaines et britanniques débarquent en Afrique française du Nord (AFN), territoire jusqu'alors contrôlé par le gouvernement de Vichy. Le professeur de français entre enfin dans la classe, revêtu d'un uniforme : « *Messieurs, c'est la guerre, les études sont finies ! Vous devez vous engager pour sauver la France !* » Peu après, Raymond et ses camarades croisent leur professeur de sport, également en uniforme et qui prononce un discours tout aussi martial que celui de son collègue de français. Le lycée est fermé jusqu'à nouvel ordre et les élèves sont renvoyés chez eux.

Livrés à eux-mêmes, les jeunes hommes courent à toutes enjambées vers la vieille ville. Arrivé sur la place d'armes, Raymond se fige devant le spectacle d'horreur provoqué par les bombardements des avions allemands et italiens. Des blessés gémissent, des cadavres gisent sur le sol et des maisons sont totalement détruites ou menacent de s'écrouler. Un médecin, le docteur Sanca, tente d'improviser sur place un centre de secours quand il aperçoit Raymond et ses amis. « *Les garçons, il faut aider tout le monde ! Allez à l'école d'Armandy, il paraît qu'elle a été touchée.* »

L'école est en effet ravagée. Une quinzaine d'enfants en état de choc, certains blessés, entourent leur institutrice affligée. Les jeunes hommes parviennent à extraire des gravats neuf enfants commotionnés mais vivants. Mais des cadavres d'enfants sont aussi ensevelis dans les décombres. L'hôpital du Pont de la tranchée étant complet, le Dr Sanca demande à Raymond et à son ami Jean Besson de conduire les blessés à l'hôpital Pont Blanc. Le médecin met à leur disposition une ambulance obtenue de l'armée britannique. Devenus brancardiers, les deux jeunes hommes guident à travers la ville le conducteur du véhicule, un soldat polonais parlant français. Durant toute la journée, Raymond transporte les blessés dans les différents centres de secours. À 22 heures, le Dr Sanca lui dit d'aller prendre du repos.

« Ce fut une journée terrible avec des visions d'horreur, mais nous avons tenu le coup. »

La guerre vient brusquement de débarquer dans la vie de Raymond. Il ne sait pas encore que bien d'autres journées terribles suivront, et qu'en l'espace de vingt ans, il prendra part à quatre conflits majeurs du XX^e siècle, presque toujours en première ligne. Engagé volontaire en 1944, Raymond termine sa carrière militaire en 1986 au grade de colonel. En quarante-trois ans de services actifs, dont la moitié en campagne de guerre, il est décoré de nombreuses reprises et cité quinze fois dont trois fois à l'ordre de l'Armée. C'est une vie sous l'uniforme exceptionnelle, remplie de bravoure et de déchirures, que ce document retrace. C'est l'histoire d'un soldat français qui a servi partout où la République a été engagée, dans ces années tragiques où se sont succédé guerre mondiale, conflits de décolonisation et de Guerre Froide. C'est, en somme, une histoire de la France au XX^e siècle.

L'Afrique du Nord dans la tourmente



Une enfance algérienne

Raymond Mouyren naît le 11 février 1926 à Collo dans le département de Constantine en Algérie. Son père, Arthur Mouyren, est militaire de carrière. Engagé en 1904 au sein du 4^e régiment de chasseurs d'Afrique (RCA) de Tarascon, il fait campagne au Maroc jusqu'en 1910 puis entre dans la gendarmerie. Maréchal des logis-chef, il est affecté à Collo où il commande la brigade de gendarmerie à cheval. La mère de Raymond, Conception Frametta, d'origine génoise, est infirmière et dame de compagnie dans la famille du banquier Bonnefoy à Constantine. Lorsque Raymond vient au monde, il a déjà une sœur âgée de 18 ans et un frère de 13 ans.

« Mon enfance se déroule à Collo jusqu'à l'âge de 6 ans, puis nous nous installons à Bône en 1932. Je suis très entouré et vis quasiment en fils unique, mon frère et ma sœur ayant quitté la maison. »

Inscrit aux Enfants de troupes (école militaire), Georges, le frère de Raymond, est parti en métropole où il passe son brevet élémentaire puis son brevet supérieur. Il revient ensuite en Algérie pour s'engager au sein du 3^e régiment de tirailleurs algériens (RTA) de Bône. Sa sœur Irma est partie vivre chez des tantes à Constantine. Elle épouse en 1935 un adjudant du 3^e RTA, mais décède brutalement un an plus tard d'une leucémie.

« Elle est morte dans mes bras. Mes parents furent bouleversés, mon père prit alors sa retraite et notre beau-frère vint s'installer chez nous. »

L'Afrique du Nord sous Vichy

« La défaite de 1940 nous mortifie tous, mon père le premier, ancien combattant et mutilé de 1914-1918 (il a fait la dernière charge de cavalerie de la guerre). En Algérie, même si la plupart des habitants ne connaissent pas la métropole, le patriotisme est très fort. »

À la suite de l'invasion allemande de la Pologne, la France et le Royaume-Uni déclarent la guerre au III^e Reich le 3 septembre 1939. Après les campagnes de Pologne et de Norvège, les troupes allemandes lancent leur offensive à l'Ouest le 10 mai 1940. La défaite alliée est consommée en quelques semaines : le front est percé à Sedan le 13 mai, la Wehrmacht entre dans Paris le 14 juin, et le 22, l'armistice est signé entre le gouvernement du maréchal Pétain et l'Allemagne.

Les conditions de l'armistice sont draconiennes. Les prisonniers demeurent en captivité, les troupes sont désarmées et leurs effectifs limités, et la France doit payer d'énormes indemnités à l'occupant. Le territoire est également découpé en plusieurs zones, prélude à un futur démembrement. Une ligne de démarcation hermétique sépare une Zone Nord occupée par la Wehrmacht, et une Zone Sud qui reste en théorie sous la seule souveraineté française, tout comme l'Empire. Les troupes ennemies n'occupent donc pas les colonies mais des commissions allemandes et italiennes sont toutefois chargées de veiller à la bonne exécution de l'armistice, ce qui n'empêche pas les camouflages d'armes et de matériel à leur insu.

« Le 3^e RTA est composé de quatre bataillons mais n'en a droit qu'à deux. Quand des membres des commissions d'armistice inspectent le régiment, les soldats des deux bataillons normalement interdits sont déguisés en dockers et

envoyés sur le port ! L'inspection terminée, ils reprennent leurs uniformes et leur entraînement. Les Allemands et les Italiens ne s'aventurent guère sur le port, car il est arrivé que des pêcheurs les mettent à l'eau ! C'est à cette époque que je vois des uniformes ennemis pour la première fois, des Bersagliers italiens en grande tenue et des soldats de la Wehrmacht. »

Début juillet 1940, le gouvernement s'installe à Vichy, et le 10, une majorité de parlementaires saborde la République en confiant les pleins pouvoirs constituants au maréchal Pétain. Le gouvernement se lance rapidement dans la mise en œuvre de son programme politique officiel, baptisé « Révolution nationale ». Condamnant la République et la démocratie, viscéralement anticomuniste et antisémite, le régime entend mettre à l'honneur les valeurs traditionnelles et construire une « France nouvelle », unie autour du maréchal et basée sur le *Travail*, la *Famille* et la *Patrie*.

Chargées de diffuser les mots d'ordre de la Révolution nationale auprès de l'opinion, des organisations de masse dévouées au régime et à son chef sont fondées comme la Légion française des combattants, qui regroupe les anciens combattants de 1914-1918 et 1939-1940. Comme beaucoup de jeunes en Zone Sud et en Afrique du Nord, Raymond fait partie des Cadets de la Légion, la formation de jeunesse du mouvement. Au programme : salut aux couleurs tous les matins, fêtes nationales aux monuments aux morts, activités sportives, chants, pièces théâtrales données au profit des réfugiés, scoutisme.

La privation des libertés et la présence de l'occupant ne sont pas les seules épreuves à affronter pendant les « années noires ». La vie quotidienne (se nourrir, se vêtir, se chauffer) devient au fil des mois de plus en plus dure, et pas seulement en métropole. Le rationnement est en vigueur en Afrique du

Nord qui vit aussi au rythme des pénuries, du « système D », de l'inflation et du marché noir.

« Nous n'avons pas de café, nous ramassons des noyaux de dattes pour faire un ersatz de café qui n'est pas si mauvais. Nous avons des tickets pour le pain, la viande, le savon, les pâtes, le chocolat, le lait...Ce qui ne nous empêche pas de "visiter" parfois quelques caves de vendeurs du marché noir que l'on sait bien remplies. Il faut bien se débrouiller ! »

L'heure des choix

« Nous suivons les événements de la guerre à travers les actualités cinématographiques pro-allemandes. Mais notre professeur de français, après avoir fermé les portes de la classe par sécurité car les dénonciations ne sont pas rares, nous informe des actions de la Résistance en France et des défaites allemandes en Russie. »

Lorsque Raymond entre au lycée en octobre 1942, le conflit devenu mondial dure depuis trois ans et semble basculer en faveur de l'Axe. En guerre contre l'URSS depuis juin 1941, les Allemands viennent d'entrer dans Stalingrad. Si Moscou et Leningrad ont résisté à l'inexorable progression de la Wehrmacht en territoire soviétique, la chute de Stalingrad pourrait sceller la victoire de l'Allemagne à l'Est. Dans le Pacifique, il n'a fallu au Japon que six mois après Pearl Harbor pour s'emparer de tout le Sud-est asiatique. La marine impériale a certes été contrée à Midway en juin 1942, mais les combats acharnés livrés à Guadalcanal prouvent la détermination des soldats japonais. L'Axe triomphe aussi dans l'océan Atlantique où les sous-marins allemands n'ont jamais été aussi dangereux. En 1942, les U-Boote envoient par le fond six millions de tonnes de navires marchands, et si l'hémorragie n'est pas stoppée, l'effort de

guerre alliée risque d'être totalement paralysé. Enfin en Afrique du Nord, la guerre du désert jusqu'alors indécise tourne à l'avantage du maréchal Rommel et de son *Afrika Korps*. En mai-juin 1942, les troupes germano-italiennes conquièrent la Cyrénaïque et entrent en Égypte, menaçant le canal de Suez.

En octobre 1942, des rumeurs de plus en plus insistantes circulent sur l'imminence d'un débarquement allié en Afrique française du Nord.

« *Lors des réunions des Cadets de la Légion, on parle de possibles offensives, on dit même qu'on nous donnera un fusil pour se défendre.* »

Les événements se précipitent en novembre 1942 sur le théâtre nord-africain. Au début du mois, les Britanniques remportent une victoire décisive sur Rommel à El-Alamein en Égypte. Tandis que les troupes germano-italiennes se replient en direction de la Libye, les Alliés lancent l'opération *Torch*. À l'aube du 8 novembre, plus de 75 000 soldats anglo-américains débarquent au Maroc et en Algérie. L'opération se déroule relativement bien dans le secteur d'Alger où les soldats français se rallient rapidement. En revanche, à Oran et au Maroc, l'armée d'Afrique s'oppose au débarquement conformément aux ordres de Vichy. À l'issue des combats qui cessent le 11 novembre, on compte 2 000 Français et 500 soldats alliés tués¹.

Durant toute la journée du 8 novembre, Raymond et son ami Jean Besson assurent le transport des victimes des bombardements à Bône. Le soir, avant de rentrer chez eux, les deux jeunes hommes sont félicités par un chargé des

¹ François Broche, Georges Caïtucoli, Jean-François Muracciole, *La France au combat, de l'Appel du 18 juin à la victoire*, Paris, Perrin, 2007, p. 260-264.

relations civiles de l'armée britannique, qui leur propose de rester dans l'armée. Son camarade refuse, Raymond accepte.

« Je voulais devenir militaire depuis toujours, ce fut l'occasion de franchir le pas. Je ne supportais pas non plus les Allemands, nous ne les aimions pas beaucoup dans la famille et cette journée n'a fait que renforcer ces sentiments. »

Raymond retrouve ses parents chez sa belle-sœur, car la maison familiale a été soufflée dans les bombardements, et les informe de sa décision.

« Mon père n'était pas d'accord, mais je souhaitais partir et j'avais déjà signé mon engagement. »

Surpris par le débarquement allié, les Allemands et les Italiens réagissent rapidement. La Zone Sud de la métropole est envahie le 11 novembre et, dès le 9 novembre, des troupes sont envoyées établir une tête de pont en Tunisie, où les Alliés n'ont pu débarquer faute de moyens. En trois semaines, environ 70 000 soldats allemands et italiens débarquent en renfort. Dans un premier temps, la situation en Tunisie est confuse. Encore sous l'autorité de Vichy, les troupes françaises restent dans une position attentiste et ne s'opposent pas au corps expéditionnaire germano-italien, qui en profite pour prendre sans coup férir le contrôle d'une grande partie du territoire.

Après bien des atermoiements, l'armée d'Afrique finit par se rallier et rentre en guerre contre l'Axe. En attendant la montée en ligne des unités anglo-américaines, les Français sont chargés de couvrir la frontière algéro-tunisienne et contenir l'avance ennemie. Mais les hésitations demeurent sur le terrain jusqu'à la mi-novembre.

« Parti avec le 3^e RTA, mon frère m'a décrit la situation lors de l'arrivée des soldats français en Tunisie. Aucun des belligérants ne savait quelle disposition adopter, personne ne se tirait dessus. Allemands et Français se regardaient en chiens de faïence, l'ordre de guerre n'ayant pas encore été donné. »

L'Axe chassé d'Afrique

Revêtu de l'uniforme anglais, Raymond prend part à la campagne de Tunisie, d'abord en qualité de brancardier dans les *Royal Engineers*.

« Je porte un brassard de neutralité marqué d'une croix rouge, qui doit me protéger théoriquement. Mais je m'aperçois très vite que cela ne sert pas à grand-chose. En février 1943, je fais partie d'un convoi de trois ambulances se rendant à Pont-du-Fahs pour prendre en charge des blessés. Nous sommes mitraillés en chemin par les Allemands. Deux ambulances sont détruites, et la troisième dans laquelle je me trouve est touchée par un obus de mortier. Je suis éjecté de l'ambulance avec deux soldats d'origine polonaise. Nous nous en sortons avec des égratignures mais rien de sérieux, un vrai miracle. Ces deux soldats qui parlent français me prennent sous leurs ailes protectrices. Dès que nous retrouvons notre unité, je prends une arme et continue la campagne non plus comme brancardier mais comme soldat. »

Attaques et contre-attaques se succèdent pendant l'hiver 1942-1943 dans des conditions climatiques particulièrement difficiles. En janvier 1943, les troupes de l'Axe partent à l'offensive. Rommel enfonce les lignes américaines à Kasserine en février, mais la situation se stabilise et les Alliés reprennent l'initiative. Privées de renfort, prises en étau entre la mer et les Alliés, les troupes germano-italiennes sont contraintes de se replier dans le Nord du pays. La résistance ennemie est brisée en avril et, le 13 mai 1943, les

Allemands et les Italiens capitulent en Tunisie. L'Axe est chassé d'Afrique qui peut désormais devenir une base de lancement idéale pour des opérations alliées en Méditerranée. Victorieux en Afrique, les Alliés le sont aussi sur tous les autres fronts : en février 1943, la VI^e armée allemande se rend à Stalingrad et les Japonais évacuent Guadalcanal, tandis que les pertes alliées dans l'Atlantique diminuent sensiblement au printemps. Les premiers mois de 1943 marquent bien un tournant décisif dans la guerre, mais celle-ci est loin d'être terminée : les combats se livrent encore à des milliers de kilomètres de Berlin et de Tokyo.

« Le 8 mai 1943, nous défilons victorieusement à Tunis. Je suis félicité mais les Britanniques me disent qu'ils ne peuvent pas me garder. »

Raymond rentre chez lui à la fin du mois de juin 1943. Il apprend que Rémy, son beau-frère, est porté disparu et que son frère Georges, grièvement blessé le 1^{er} mars 1943 en Tunisie, a été fait prisonnier et évacué en Italie.

« Georges obtient la Distinguished Service Order avec palme, haute décoration britannique, pour avoir sauvé un bataillon anglais perdu derrière les lignes allemandes. »

Débarquements en Méditerranée



L'engagement dans la coloniale

Lorsque Raymond rentre chez lui, son père le met en garde : il est considéré comme déserteur par l'armée française. En effet, lorsque la mobilisation a été décrétée en Afrique du Nord, Raymond se trouvait en Tunisie dans l'armée britannique et n'avait donc pas pu répondre à la convocation. Il se présente au bureau de recrutement de Constantine pour régulariser sa situation, mais on lui indique qu'il n'est pas autorisé à contracter un engagement dans une autre armée que l'armée française. Il ne peut pas non plus s'engager au sein du 3^e RTA car son frère en fait déjà partie, et deux frères ne sont pas autorisés à servir dans la même unité en temps de guerre. Il rejoint donc le 13^e régiment de tirailleurs sénégalais (RTS). Le 11 février 1944, jour de ses 18 ans, il signe son engagement volontaire pour la durée de la guerre (Pacifique compris).

« Je choisis les tirailleurs sénégalais car ils sont réputés très bons soldats. Un régiment comme le 13^e RTS est composé d'environ 3 000 hommes divisés en quatre bataillons (750 à 800 hommes par bataillon dont environ 100 Européens). »

Après la visite médicale d'incorporation à la caserne d'Orléans à Alger, Raymond effectue un stage au camp des engagés de Staoueli : initiation au parachutisme, instruction sur les armes d'infanterie (canon anti-char, mines, lance-flammes).

« J'obtiens d'excellentes notes partout et suis désigné tireur au lance-flammes, officiellement en raison de ma taille et de ma carrure. Mais selon moi, c'est surtout parce qu'il n'y a pas beaucoup de volontaires pour cette arme dangereuse où l'on doit porter 60 kg de kérosène et d'azote sur le dos...Mais ça ne me fait pas peur, je n'ai d'ailleurs jamais pensé à la mort, à n'importe quel moment de ma vie. »

Raymond est affecté au Centre d'instruction divisionnaire (CID) de la 9^e division d'infanterie coloniale (DIC). En mai 1944, il rejoint son unité à Calacuccia en Corse². Raymond touche un nouvel équipement américain, composé du sac A qui le suivra au combat (3 jours de vivres, 45 cartouches pour son revolver Colt, des bougies pour le lance-flammes), et du sac B plus complet qui reste à l'arrière.

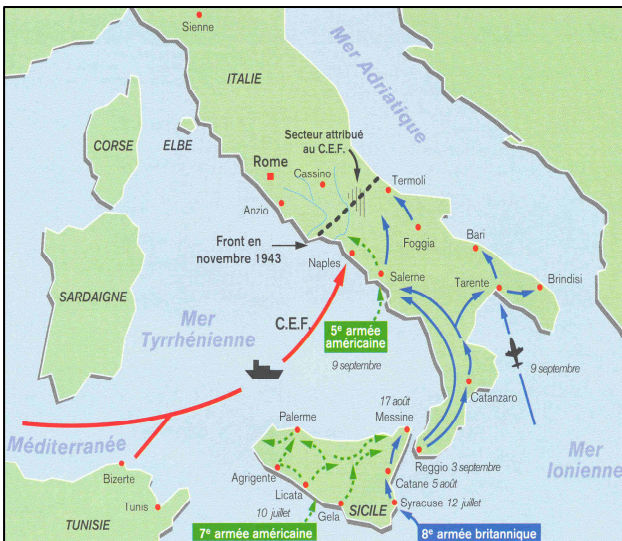
« Ayant suivi une instruction de commando et étant devenu un as au lance-flammes, je risque d'être détaché au "génie de plage" (destruction des blockhaus et nids de mitrailleuses). Je dois toujours avoir mon paquetage d'assaut prêt et m'entraîner à courir avec les brêlages du lance-flammes détachés pour pouvoir rapidement l'abandonner en cas de danger.

Comme tous mes camarades, je reçois mes plaques d'identité en collier, une blanche en acier inoxydable qui doit rester à mon cou, l'autre en cuivre qui en cas de décès sera mise dans ma toile de tente dans laquelle je serais roulé et enterré. »

² La Corse a été libérée par l'armée française et la Résistance en octobre 1943.

Le drapeau français flotte sur l'île d'Elbe

La victoire en Afrique permet aux Alliés de recouvrer la maîtrise de la Méditerranée. En attendant d'être en mesure d'ouvrir un front en Europe occidentale, ils décident de profiter de leur avantage en Méditerranée pour frapper le talon d'Achille de l'Europe occupée et le membre le plus fragile de l'Axe : l'Italie. En juillet 1943, le débarquement allié en Sicile entraîne la chute de Mussolini et la signature d'un armistice avec les Italiens. En septembre 1943, les Alliés se lancent à l'assaut de la péninsule, obligeant les Allemands à évacuer le Sud du pays pour se replier sur la ligne Gustav, redoutable ligne de défense entre Naples et Rome. Solidement appuyées sur les défenses naturelles des Apennins, les troupes du maréchal Kesselring bloquent les Alliés pendant plusieurs mois. En mai 1944, ces derniers parviennent à rompre la ligne ennemie, grâce notamment aux exploits du Corps expéditionnaire français (CEF) du général Juin. Rome est libérée par les Américains le 4 juin 1944.



La campagne d'Italie
de juillet à novembre 1943
© Ministère de la
Défense/DMPA

Initialement prévue pour le mois de mai 1944, la prise de l'île d'Elbe était conçue comme une manœuvre de soutien aux armées bloquées par la ligne Gustav³. Confiée à des troupes françaises, l'opération aurait contraint l'ennemi à disperser ses forces et à interrompre son ravitaillement transitant par le canal de Piombino. Mais avec la rupture du front, la conquête de l'ancienne principauté de Napoléon I^{er} perd beaucoup de son intérêt.

Tel n'est pourtant pas l'avis du général de Lattre de Tassigny qui estime que l'opération doit être maintenue. À la tête de l'armée B française qui doit débarquer en août 1944 dans le Sud de la France, de Lattre considère la prise de l'île comme une occasion d'aguerrir ses troupes et de réaliser une utile répétition avant le débarquement de Provence. Les Français obtiennent finalement gain de cause : l'opération, sous le nom de code *Brassard*, est fixée pour le 17 juin. Elle mobilise 12 000 soldats français appuyés par les forces aéronavales alliées. Défendant l'île, la garnison allemande du général Gall ne compte que 3 000 hommes mais elle peut compter sur de puissantes batteries, des réseaux de barbelés et des champs de mines.

« Le 16 juin 1944, un sous-officier me transporte en jeep à Bastia où je suis présenté au colonel Chrétien, commandant du 13^e RTS. Après quelques questions, il m'affecte à la 5^e compagnie du 2^e bataillon, section du sous-lieutenant Capdevieille. L'accueil est cordial, et me voici dans le régiment où je m'étais initialement engagé. Vers 16 heures, nous embarquons à Bastia sur le LCI 274. Personne ne connaît notre destination ; l'Italie, où l'offensive alliée se poursuit, a la faveur des pronostics. Nous avons la surprise de voir passer un général sur une vedette, que tous disent être le général de Lattre. L'affaire a l'air d'être sérieuse. Les navires prennent le large, la nuit tombe, un silence de mort règne à bord. Vers 2 heures, nous entendons un tir de mitrailleuse,

³ François Broche, Georges Caïtucoli, Jean-François Muracciole, *op. cit.*, p. 536-537.

nous apprenons plus tard que les navires de tête avaient rencontré une petite corvette allemande en patrouille. »

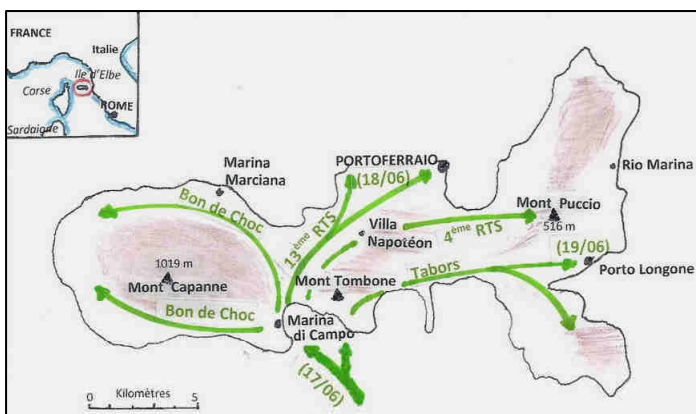
Chargé de neutraliser les défenses côtières avant le débarquement principal, le bataillon de choc débarque sur l'île à 1 heure du matin en six points différents. Les Chocs détruisent des batteries, attaquent des postes isolés et sèment le désordre parmi la garnison allemande. À 4 heures, les navires alliés approchent de la baie de Marina di Campo. L'artillerie navale bombarde les batteries côtières qui répondent aussitôt.

« Vers 4 heures, nous recevons l'ordre de prendre nos dispositions de combat et apprenons enfin que nous allons débarquer de vive force sur l'île d'Elbe, dans un golfe à l'est de Marina di Campo. La bataille fait déjà rage à notre arrivée. Canons, mortiers et mitrailleuses tirent sans arrêt et avec une grande précision sur nos engins de débarquement. Tapi au fond du golfe, un navire antiaérien nous fait beaucoup de mal ; des commandos anglais et français se chargent de le faire taire. Quelques bateaux touchés sont en feu, de nombreux corps sans vie flottent dans la rade, c'est l'enfer. Le LCA n°16 qui doit nous prendre en charge racle son bordage contre la coque du LCI. Le transbordement est rapide et notre barge prend sa place dans la file de la première vague d'assaut. Dans l'embarcation, le silence règne et l'angoisse se lit sur tous les visages. »

Les marsouins de la 9^e DIC (dont le 13^e RTS de Raymond fait partie), les Commandos d'Afrique et les goumiers marocains du 2^e Groupement de tabors forment la première vague d'assaut.

« Malgré la canonnade, nous débarquons en silence sur la "plage verte" à l'est de Marina di Campo. En fait, nous débarquons directement dans la mer avec de l'eau jusqu'à la taille, car la plage est couverte d'obstacles et de fils de fer barbelés. La plupart de nos radios sont devenues inutilisables. Nous détruisons les obstacles à la cisaille et aux torpilles Bangalore, mais les nombreuses mines occasionnent des pertes. Privés de leurs détecteurs, les démineurs s'affairent à genoux ou à plat-ventre pour enlever tous les pièges à la baïonnette. La fusillade et les hommes qui tombent autour d'eux ne semblent pas les concerner, ils sont concentrés sur leur mission : "établir coûte que coûte le passage". Juste après la plage, la mitrailleuse d'un blockhaus nous prend à partie. J'entre pour la première fois en action avec mon lance-flammes et réussis au deuxième jet à faire entrer le serpent de flammes dans le blockhaus qui explose. Des rafales d'obus tombent sur notre section qui se dégage et galope tout en faisant le coup de feu en direction des maisons. Notre chef de bataillon, le commandant Gilles, se trouve maintenant avec nous. La nuit tombe, nous sommes entrés dans Marina di Campo et les Allemands fuient devant nous. La journée du 17 s'achève après avoir été très "chaude". »

La conquête
de l'île d'Elbe
(17-19 juin 1944)
© rhin-et-danube.fr



La vigoureuse résistance allemande, les réseaux de barbelés et les champs de mines ont causé de nombreuses pertes et ralenti la progression des unités, mais une tête de pont est établie sur l'île. Le lendemain, les Français sécurisent Marina di Campo et s'enfoncent dans l'intérieur des terres en direction de Portoferraio, la capitale de l'île.

« Le 18 juin, le capitaine Rocaboy me prend avec lui. Nous commençons le nettoyage du terrain conquis et la sécurisation de Marina di Campo, car le 4^e RTS doit débarquer dans le port. Les survivants de la section Capdevielle où je me trouve progressent prudemment. Je reçois soudain un ordre : "Lance-flammes, en batterie ici !" Je me précipite dans la rue où un camion arrive. "Feu !" Le camion est touché, prend feu et explose. Un peu plus loin, deux mitrailleuses lourdes tirent vers le large. Silencieux, les Sénégalais s'approchent du point d'appui et lancent d'une terrasse deux grenades qui font taire les mitrailleuses. La section continue jusqu'à un blockhaus protégé par des tranchées et tenu par des fantassins qui se défendent vaillamment. Nous le prenons d'assaut, j'interviens avec mon lance-flammes. Grenades échangées, mitraille, cris de blessés, la mort est partout. Une odeur affreuse rend l'air irrespirable.

La ville et le port sont maintenant sécurisés. Après un peu de repos et le ravitaillement en munitions, nous reprenons notre marche vers Portoferraio en passant à l'ouest de San Martino. Un sous-lieutenant du 4^e RTS déploie un immense drapeau français sur la Villa Napoléon ; les combats s'arrêtent un temps car tout le monde croit que ce drapeau signale la reddition ennemie ! Mais ils reprennent peu après. Au moment où le général Magnan débarque avec son état-major, un message dont j'écoute l'envoi par radio signale que notre régiment a perdu plus de 80 tués dont 14 officiers, une douzaine de

disparus et compte plus de 250 blessés. L'ennemi aurait approximativement perdu 300 tués et 800 prisonniers. Les combats sont d'une rare violence.

Pour attaquer Portoferraio, nous sommes aidés par les deux autres bataillons du 13^e RTS, par le 4^e RTS, les chars venus de Procchio et l'artillerie débarquée à Marina di Campo avec le 6^e RTS. Notre crainte est atténuée à l'annonce de la destruction des batteries du Cap d'Enfola par les Commandos d'Afrique et le 1^{er} bataillon de choc. Les combats sont toujours aussi féroces. Nous faisons quelques prisonniers allemands et italiens, animés d'une très grande peur en voyant les Sénégalais. Certains prisonniers ont en effet été décapités et mutilés par des tirailleurs. Ce ne sont pas des rumeurs car je l'ai vu. Pourquoi ont-ils fait cela ? Je ne sais pas, mais il est difficile d'arrêter des mouvements au combat. La guerre est quelque chose d'horrible où personne n'est vraiment maître de lui dans le feu de l'action. Les hommes savaient aussi que des tirailleurs sénégalais avaient été massacrés et exécutés sommairement par les Allemands durant la campagne de France en 1940.

Portoferraio occupée, le 13^e RTS patrouille dans la ville. Nous profitons de ces patrouilles pour tenter de trouver à manger, mais même en offrant de payer, tous les habitants répondent de la même façon : " Les Allemands ont tout pillé ! ". Mais nous découvrons dans les caves une charcuterie abondante et un petit vin particulièrement délicieux. C'est alors qu'ils peuvent dire haut et fort : " Les Français ont tout pillé ! ". Sur les jeeps et les camions, les jerricans d'eau contenaient uniquement du vin de l'île d'Elbe ! »

Portoferraio est prise le 18 juin, la citadelle de Porto Longone le lendemain. Les combats sont terminés et les Français maîtres de l'île.

« À Porto Longone, le général de Lattre décore les tirailleurs du 13^e RTS. Je reçois la Croix de guerre avec étoile de bronze pour mes fonctions de chef de groupe, ma tenue, mon calme et mon courage au feu. Les décorations sont remises sur le front des troupes devant plusieurs camarades de combat.

Durant ces journées, j'ai fait la connaissance de gens admirables : le général Magnan, commandant la 9^e DIC, un homme des plus humains ; le capitaine Ducournau des Chocs, d'une gentillesse formidable ; le lieutenant Jacobsen au grand courage ; le lieutenant Girardon ; le caporal-chef Sanguinetti, qui perd une jambe dans les combats de l'île d'Elbe, et le sergent Poniatowski des Chocs, qui à la fin de la guerre s'engageront en politique et deviendront ministres ; et beaucoup d'autres encore dont le nom m'échappe. Tous me disent : " Laisse tomber les tirailleurs sénégalais et viens chez nous dans la grande famille commando !" Le capitaine Ducournau en fait même la demande au général Magnan, qui lui répond : " Détaché oui, affecté jamais !".

Le 28 juin, le colonel Chrétien me rend ma liberté après m'avoir chaudement félicité. Au moment de rembarquer pour la Corse, je suis témoin sur le port de Marina di Campo d'une espèce de petite révolte des goudiers, merveilleux soldats, je dirais même guerriers. Ils exhibent quelques unes de leurs prises de guerre récupérées ces derniers jours sur les prisonniers et dans les maisons italiennes, car ces formations avaient "droit de pillage" en territoire ennemi. Ils sont chargés de colis divers, incongrus et parfois volumineux. Les gradés chargés du contrôle de l'embarquement ne veulent pas accepter de tels chargements, ce qui provoque du remous dans les rangs des goudiers. Il a fallu beaucoup de compréhension et de négociation ! »

L'opération *Brassard* s'achève sur un incontestable succès pour l'armée française. Les pertes ennemies se montent à plus de 500 tués et 2 000 prisonniers, les Français déplorent 250 tués et 600 blessés. Bien que les pertes françaises soient relativement élevées, la conquête de l'île est « de bon augure »⁴ en prévision du débarquement de Provence.

« *Comme le disait mon camarade Raymond Muelle, ancien du bataillon de choc et écrivain combattant : "C'est une indiscutable victoire de l'armée française, seule cette fois en face de son vainqueur de 1940". Un correspondant de presse américain a aussi écrit : "Cela a été beaucoup plus dur qu'à Salerne et Anzio"*⁵. *Le 24 juin 1944, le journal de l'armée américaine Stars and Stripes écrivait : "La marine alliée estime que l'invasion de l'île d'Elbe a été le plus dur de tous les débarquements en Méditerranée".* »

Commandos en Provence

Deux mois après le débarquement de Normandie, les Alliés lancent l'opération *Anvil-Dragoon*, le débarquement en Provence. Sauvage et rocheuse, la côte provençale et ses petites plages ne se prêtent pourtant guère à un débarquement de grande envergure, mais les fonds profonds proches du rivage permettent aux navires de tirer de près, tandis que la proximité de la Corse autorise l'emploi massif de l'aviation⁶. Le débarquement dans le Midi doit permettre de hâter la libération du territoire français en obligeant les Allemands à combattre sur deux fronts. L'opération vise également à s'emparer des ports en eaux profondes de Marseille et Toulon, vitaux pour l'acheminement du ravitaillement allié en France.

⁴ Charles de Gaulle, *Mémoires de guerre, L'unité, 1942-1944*, Paris, Plon, 1956, p. 335.

⁵ Débarquements alliés de la campagne d'Italie.

⁶ Henri Michel, *La Seconde Guerre mondiale*, Paris, Omnibus, 2001, p. 676.

Forte de 250 000 hommes, la XIX^e armée allemande du général Wiese défend le Midi. Fragilisées par le transfert d'unités au profit du front normand, les troupes allemandes ont délaissé l'arrière-pays et les axes secondaires pour se concentrer sur la vallée du Rhône et le littoral. La Kriegsmarine et la Luftwaffe disposent de moyens insignifiants, et les défenses côtières sont bien moins impressionnantes que celles du Mur de l'Atlantique. Cependant les ports de Toulon et Marseille, transformés en camps retranchés, sont puissamment défendus (garnisons importantes, blockhaus, forts, champs de mines et réseaux de barbelés). Les deux villes ne seront attaquées par la terre qu'après le débarquement qui ne les concerne pas directement, puisque celui-ci aura lieu entre Cavalaire et Saint-Raphaël. Les troupes d'assaut sont confiées au vainqueur de Guadalcanal, le général américain Patch. Il commande la VII^e armée américaine, composée du 6^e corps américain, de l'armée B française et d'une division aéroportée. Les Forces françaises de l'Intérieur (FFI) sont chargées de faciliter le débarquement en fixant les troupes allemandes dans l'arrière-pays.

Dans la nuit du 14 au 15 août 1944, plus de 5 000 parachutistes alliés sont largués dans la région du Muy près de Draguignan. Dans le même temps, des groupes de commandos français et américains débarquent discrètement sur la côte : les Commandos d'Afrique du colonel Bouvet au Cap Nègre, le groupe naval d'assaut français à la pointe de l'Esquillon et les forces spéciales américaines sur les îles d'Hyères⁷. Quelques heures avant le débarquement principal, ces hommes doivent sécuriser la zone et désorganiser la défense ennemie. Raymond fait partie des Commandos d'Afrique qui sont parmi les premiers soldats alliés à toucher le sol de Provence.

⁷ Fondation Maréchal de Lattre, *Août 1944, Le général de Lattre libère la Provence*, 2004, p. 18.

« En août 1944, je suis détaché dans les Commandos d'Afrique, non plus en tant que lance-flammes mais comme démineur. Je suis équipé d'une cisaille et d'une "fourchette", autrement dit une sonde pour détecter la présence des mines. Si la sonde se plie, une mine est enterrée ; il faut alors la déterrer avec beaucoup de précaution, trouver l'allumeur, y placer une goupille et déboucher la mine. Mais les Allemands peuvent piéger leurs engins, de sorte que la mine s'arme quand on place la goupille et explose quand on la débouche.

Le 12 août, nous embarquons à Bastia sur le navire de transport Princess Beatrix. Comme lors de l'opération Brassard, nous ne savons pas où nous allons, mais le sergent-chef Du Bellocq et l'adjudant-chef Texier connaissent notre destination. Ils doivent débarquer les premiers avec leurs hommes pour prendre les blockhaus de la plage du Rayol près de Cavalaire, avant l'arrivée du gros du commando une heure plus tard. En étudiant les cartes, ils avaient remarqué que le côté droit de la plage était moins défendu et difficile que le côté gauche. Je les ai vus tirer au sort pour déterminer qui prendrait la gauche et qui prendrait la droite.

Le 14 août vers 23 heures, un sifflement nous réveille et les hautparleurs diffusent le message suivant : "Le contre-amiral Davidson, les officiers et équipages des navires alliés saluent le colonel Bouvet et son groupe de commandos qui vont avoir l'honneur de mettre les premiers le pied sur le sol de leur patrie pour la libérer. Que Dieu vous protège et vous garde". Notre mission est de réduire au silence des blockhaus et une batterie de trois canons lourds. Les consignes du colonel Bouvet sont impitoyables : pas de prisonnier et on ne ramasse pas les blessés pour ne pas ralentir l'action.

Vers minuit, nous prenons place dans les pneumatiques. Un commando préalablement débarqué doit nous indiquer avec sa lampe électrique le lieu de débarquement. Mais une brume épaisse nous empêche de distinguer la côte, et les marins canadiens qui conduisent les embarcations se trompent d'itinéraire. Nous nous échouons à l'ouest de notre objectif initial. Une falaise se dresse devant nous. Après avoir traversé en silence une première barrière de barbelés, nous commençons la longue et difficile escalade des rochers pour atteindre un petit chemin de ronde sinueux. Je neutralise au sommet quatre tubes de lance-flammes électriques.

Au même moment, en escaladant les rochers, l'adjudant-chef Texier se prend les pieds dans des fils reliés à des grenades piégées. Dans le fracas des explosions, son corps mortellement blessé roule dans les rochers. Ce fut le premier tué du débarquement (il devait être admis à la retraite quelques jours plus tard) ; il avait tiré le mauvais côté, le côté gauche, lors du tirage au sort avec le sergent Du Bellocq. Conformément à nos ordres mais la mort dans l'âme, nous abandonnons notre chef et continuons notre chemin.

L'explosion alerte les Allemands. Tout le monde tire de tous les côtés, la nuit noire et la brume aggravant la confusion générale. Les Allemands se tirent même dessus les uns sur les autres ! Je n'ai jamais vu une aussi grande pagaille au combat. Nous ne sommes plus que huit et nous ne pouvons attaquer seuls cette batterie. Nous nous retranchons dans les rochers, prêts à vendre chèrement notre peau, jusqu'à ce qu'une trentaine de commandos, sous la conduite du capitaine Ducournau, nous rejoignent un peu plus tard. Nous nous rendons maîtres de la batterie puis continuons notre progression jusqu'à la route nationale reliant Nice à Toulon. »

Partie de Corse, d'Italie et d'Afrique du Nord, l'armada alliée se présente devant la côte varoise le 15 août vers 4 heures du matin. À 8 heures, après un intense bombardement aérien et naval, les trois divisions américaines de la première vague s'élancent sur la grève. En dépit d'une importante résistance dans le secteur de Saint-Raphaël, le succès du débarquement est total : les pertes alliées sont relativement faibles et deux solides têtes de pont de part et d'autre de Fréjus sont établies au soir du 15 août.

La prise de Toulon

Alors qu'en Normandie, après avoir dû céder le littoral, l'armée allemande s'était ressaisie et avait fait front, elle se retire dans la précipitation en Provence. Dès le 17 août, la XIX^e armée reçoit l'ordre de retraite générale, mais Hitler ordonne que les ports de Marseille et Toulon soient défendus jusqu'au bout.

Une fois débarqués, les Américains se dirigent rapidement vers le nord et laissent aux Français la difficile mission de prendre les deux ports. De Lattre ne dispose encore que de 16 000 hommes mais ses troupes bénéficient de l'appui de l'aviation et de l'artillerie navale. La 1^{re} division française libre (DFL) libère Hyères le 21 août et progresse vers Toulon par la côte, accompagnée sur sa droite par les marsouins de la 9^e DIC. Dans le même temps, les tirailleurs de la 3^e division d'infanterie algérienne (DIA) manœuvrent par la montagne pour prendre Toulon à revers, tout en s'ouvrant la route de Marseille. Les Commandos d'Afrique prennent également part à cette bataille. Une soixantaine d'entre eux enlèvent le 18 août la batterie de Mauvanne près d'Hyères. Le 21, les Commandos prennent d'assaut le fort du Coudon. Le capitaine Ducournau et ses hommes escaladent à la corde la muraille nord, pénètrent dans l'ouvrage et nettoient les galeries souterraines à la grenade et au corps à corps.

réarme son Mauser, je bondis sur lui et nous nous battons. Je parviens à sortir ma dague et je le frappe au ventre. C'est une impression étrange, c'est dur au début puis le poignard déchire la peau et s'enfonce. Je sens sur ma main la chaleur du sang qui coule, le gars tombe par terre, c'est terrible. C'est la première fois que je tue un homme au corps à corps. »

Tandis que la 9^e DIC nettoie la ville des ultimes poches de résistance, les derniers défenseurs allemands retranchés sur la presqu'île de Saint-Mandrier capitulent le 28 août, au moment même où la 3^e DIA et les FFI libèrent Marseille.

La Libération



La poursuite

Prises en étau par les Alliés qui percent le front normand fin juillet 1944 et débarquent en Provence le 15 août, les troupes allemandes refluent vers l'est du pays. Dans le Midi, après avoir libéré le littoral, les Français et les Américains s'élancent vers le nord en empruntant le couloir rhodanien et la route Napoléon. Durant cette période, l'armée B, devenue en septembre la Première armée française, incorpore dans ses rangs des dizaines de milliers de volontaires FFI : c'est « l'amalgame ». L'incorporation des FFI permet de relever, ou au moins de renforcer, les troupes coloniales qui constituent le gros de l'armée française et qui combattent depuis de longs mois (campagnes de Tunisie, d'Italie et de France)⁹. L'opération ne s'effectue pas sans difficulté, en particulier dans le domaine de l'intendance. En pleine bataille, les autorités françaises doivent rivaliser d'ingéniosité pour former, équiper et armer tous les nouveaux bataillons.

« À la fin du mois d'août 1944, je suis affecté au 6^e RTS du colonel Salan [9^e DIC] que je rejoins près de La Valette-du-Var. Le régiment reçoit en renfort de jeunes engagés de la région dont des FFI. Ils sont pauvrement armés, parfois avec des fusils de chasse ou des armes prélevées sur l'ennemi ou sur nos morts. Nous les acceptons volontiers, nous sommes un peu leurs "grands frères" même si nous avons le même âge.

⁹ François Broche, Georges Caïtucoli, Jean-François Muracciole, *op. cit.*, p. 564-568.

Les véhicules prévus n'arrivant pas, la division emprunte la route Napoléon à pied, mortiers et mitrailleuses sur le dos. Par étape de 45 km par jour, nous atteignons Voiron [au nord de Grenoble], où des colonnes de camions nous attendent. Dans toutes les villes traversées, des fêtes, des bals et des réceptions sont organisés. Nous distribuons cigarettes, chocolat et bonbons, et recevons en échange de chaleureuses embrassades. Malheureusement, nous assistons parfois à des scènes minables et dégoutantes où des "fiers-à-bras" tondent de pauvres filles apeurées qui, paraît-il, ont couché avec des Allemands. Elles sont promenées nues, tondues et frappées. Pauvres gens ! Nous stoppons parfois manu militari ces manifestations. »

La remontée des Alliés est foudroyante : Grenoble est libérée le 22 août, Lyon le 3 septembre, Besançon le 8, Dijon le 11. Le 12 septembre en Côte-d'Or, la jonction est réalisée entre les troupes alliées venant de Normandie et celles débarquées en Provence. Au début de l'automne 1944, les Allemands n'occupent plus en France qu'une partie de la Lorraine (la Moselle, les Vosges) et de la Franche-Comté (région de Belfort et de Montbéliard), toute l'Alsace, certains ports de l'Atlantique et enfin quelques cols alpins. Les troupes allemandes se regroupent dans l'Est derrière de solides lignes de défense qui s'appuient sur les massifs des Vosges et du Jura. Après avoir beaucoup reculé, elles sont résolues à ne plus céder de terrain et à défendre coûte que coûte le Reich, Alsace comprise, terre allemande pour les Nazis. De leur côté, après leur spectaculaire progression, les Alliés sont contraints de ralentir la marche : conséquence de l'allongement des lignes de communication, l'intendance suit mal (le carburant tout particulièrement), et les unités ont besoin de marquer une pause après les campagnes de Normandie et de Provence.

Guerre d'usure

À partir d'octobre 1944, les troupes du 2^e corps d'armée du général de Monsabert combattent dans le froid et la neige des forêts vosgiennes. Les Allemands parviennent à contenir l'offensive mais cette bataille fixe 55 000 soldats ennemis dans les Vosges au détriment de la région de Belfort, autre objectif du commandement allié. En Franche-Comté, le front s'est stabilisé. Le 1^{er} corps d'armée commandé par le général Béthouart se rassemble face à la trouée de Belfort, passage d'une vingtaine de kilomètres de largeur entre les massifs des Vosges et du Jura. Si aucune offensive d'envergure n'est pour le moment d'actualité, les patrouilles, accrochages et duels d'artillerie sont quotidiens.

« Nous arrivons en Franche-Comté à la fin du mois de septembre 1944. Les Allemands se sont retranchés dans les boucles du Doubs. Début octobre, une première attaque est lancée sur Goux, les Allemands sont repoussés et abandonnent beaucoup de prisonniers et de matériel. Nous récupérons notamment des Goliath ; chargés d'explosifs, ces petits engins chenillés peuvent être lancés contre des chars ou des nids de mitrailleuses. Pour les contrer, nous avons d'abord creusé des tranchées mais les Goliath parvenaient à les franchir assez facilement. Nous avons alors protégé nos nids de mitrailleuses avec des sacs de terre et des grosses pierres, ce qui s'est révélé plus efficace.

Peu après, les Allemands attaquent en direction de Saint-Maurice-Echelotte [sud-ouest de Montbéliard]. Le 6^e RTS prend position dans ce secteur le long d'un canal. La bataille est violente. Les Allemands ne parviennent pas à franchir le canal, mais dans l'après-midi, nos canons d'infanterie (obusiers de 105 mm) sont à court de munitions, et nous-mêmes en manquons. Avec deux

caporaux sénégalais, Mamadou Keita et Gélamaboro, et une trentaine d'hommes, je couvre la retraite du bataillon en contenant les Allemands. Une fois les compagnies repliées, je reçois à mon tour l'autorisation de décrocher sur le village.

Après un peu de repos, le lieutenant Lavallée, les sergents Dessenti et Kilikini et moi-même partons en jeep effectuer une reconnaissance. Tout est désert, aucune trace de l'ennemi. Soudain, il nous semble apercevoir une lumière dans une maison. Nous descendons de la jeep, nos Thompson à la main, et délogeons un Allemand apparemment perdu. Le lieutenant l'interroge et notre prisonnier nous apprend que ses camarades se sont repliés en direction de Belfort. Sans le savoir, nous nous sommes repliés en prévision d'une attaque ennemie, et les Allemands ont fait la même chose de leur côté ! »

« L'amalgame » se poursuit en Franche-Comté. En octobre 1944, les tirailleurs sénégalais de la 9^e DIC sont relevés par de nouvelles recrues FFI, opération cavalièrement appelée « blanchiment ». Mais la division n'est pas pour autant mise en réserve pour permettre cette relève qui s'effectue donc sur le front, comme le rappelle le général de Lattre dans son *Histoire de la première armée française* : « On assiste alors à ce spectacle extraordinaire : jusque dans les trous, à quelques centaines de mètres de l'ennemi, des gamins s'en vont prendre la place des Sénégalais et en reçoivent séance tenante capotes, casques, armes et consignes ». Raymond se souvient aussi de cet épisode.

« La neige tombe alors que nous sommes toujours en tenue d'été, les tirailleurs sénégalais souffrent de gelures. Le "blanchiment" se déroule comme ceci : dans un village, une section de Sénégalais se place sur un bord de rue, les recrues en face, puis les Sénégalais donnent leurs armes,

munitions et paquetages aux jeunes FFI, et c'est fini ! Lorsqu'un Sénégalais mesure 1,80 m et l'autre gars 1,60 m, nous rigolons beaucoup, mais l'intendance doit beaucoup travailler pour régler tous les problèmes d'équipement. Les recrues arrivent du camp du Valdahon [Doubs] où elles étaient, paraît-il, entraînées. Mais tous les nouveaux que je reçois dans mon groupe ne le sont pas du tout, c'est tout juste s'ils savent approvisionner et armer leur fusil. Quant au démontage et remontage, c'est une autre affaire. »

Offensive générale

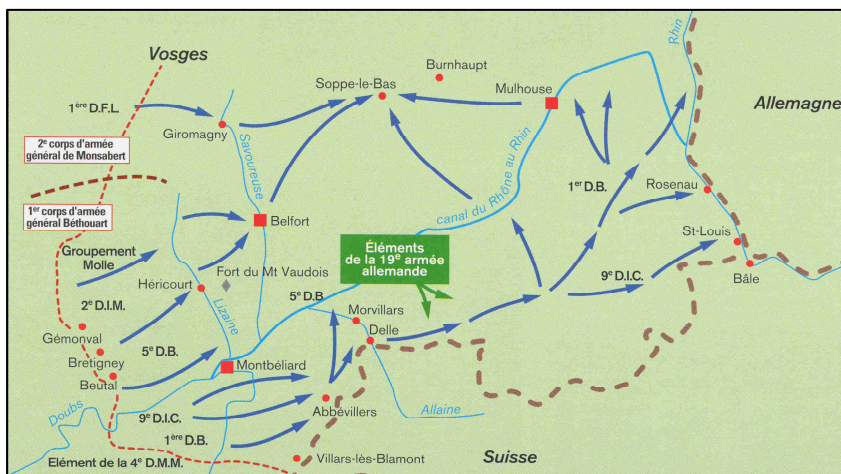
En novembre 1944, le 1^{er} corps d'armée reçoit l'ordre d'attaquer en Franche-Comté. Épaulée par la 5^e division blindée (DB), la 2^e division d'infanterie marocaine (DIM) est chargée de l'effort principal au centre : elle doit percer la première ligne allemande et foncer sur Belfort¹⁰. Sur sa droite, la 9^e DIC doit attaquer entre le Doubs et la frontière suisse pour s'ouvrir une route vers la Haute-Alsace et le Rhin.

L'offensive est prévue pour le 13 novembre, mais les conditions météorologiques sont alors particulièrement mauvaises. Une pluie abondante rend les routes impraticables, le Doubs et ses affluents entrent en crue et emportent des ponts, la neige et le brouillard empêchent toute couverture aérienne. L'attaque est donc reportée au lendemain 14 novembre. La veille, Winston Churchill rend visite à la Première armée sur le front du Doubs. Le Britannique interroge le général de Lattre : « Vous n'allez tout de même pas faire attaquer par un temps pareil ? ». « Il n'en est pas question, Monsieur le Premier ministre » lui répond le général, respectant la consigne de secret absolu qui entoure l'offensive pourtant imminente.

¹⁰ Ministère de la Défense/DMPA, *Le rôle des troupes marocaines dans la Victoire 1940-1945*, 2001, p. 44-46.

« Après avoir sommairement instruit nos recrues, nous remontons en ligne le 10 novembre dans des bois près d'Écot, village tenu par les Allemands. La météo est difficile avec un épais brouillard, nous ne voyons rien à dix mètres. Avec quelques hommes, je reçois l'ordre de garder un petit promontoire à Clairefontaine, où de hautes autorités sont attendues. Nous avons alors la surprise de voir arriver le général de Lattre, le général Eisenhower, Winston Churchill et un général américain dont je ne me rappelle plus le nom. Ils viennent reconnaître le futur terrain de l'offensive mais ils ne voient pas grand-chose à cause du brouillard. Ils discutent un petit moment avec le colonel Salan qui commande le régiment. Eisenhower se tourne vers de Lattre, et dans un excellent français, lui dit : "Bonne chance, nous nous retrouverons sur le Rhin". De Lattre se retourne alors vers nous : "J'espère que vous serez vaillants". Le soir du 13 novembre, nous sommes ravitaillés en munitions. Notre mission est de prendre Écot. Nous serons épaulés sur notre droite par le commando Dauphiné composé de FFI. »

Le général Béthouart déclenche l'offensive le 14 novembre. Fixés dans les Vosges par de Monsabert, les Allemands ne s'attendent pas à cette attaque préparée dans le plus grand secret. L'effet de surprise est total. Sous un ciel gris et dans un froid polaire, les tirailleurs de la 2^e DIM et les chars de la 5^e DB percent facilement la première ligne de défense allemande entre Gémonval et le Doubs. Un à un, les villages de la région de Beutal sont conquis. Le 17 novembre, la Lizaine est atteinte et Héricourt libéré.



L'offensive en Franche-Comté et Haute-Alsace (novembre 1944)
© Ministère de la Défense/DMPA

Au sud, les marsouins de la 9^e DIC et les blindés de la 1^{re} DB progressent également. Le 6^e régiment d'infanterie coloniale (RIC)¹¹ de Raymond se lance à l'assaut d'Écot.

« Nous attaquons le 14 novembre et enlevons Écot. Vers 18 heures, un puissant tir d'artillerie s'abat sur le village et nous oblige à nous replier. Nous relançons l'attaque et reprenons le village le lendemain. Alors que le commando Dauphiné s'est retiré, nous recevons l'ordre de "tenir Écot sans esprit de recul". L'artillerie du fort du Mont-Bard nous pilonne sans cesse, toutes les toitures brûlent, les maisons sont détruites, nous ne pouvons même pas ramasser nos morts. Dans la nuit, nous subissons deux contre-attaques ennemies mais nous tenons bon.

¹¹ À la suite du « blanchiment », les régiments de tirailleurs sénégalais (RTS) ont changé d'appellation pour devenir des régiments d'infanterie coloniale (RIC).

Le 16 novembre à 5 heures, nous reprenons notre marche en avant. Pris dans le feu de l'artillerie ennemie, je suis blessé par un obus et une mitrailleuse : un éclat d'obus m'arrache le coude, une balle se loge dans un bras et une autre traverse mon ventre sur le côté dans le "gras", sans toucher aucun organe. Je parviens tout de même à terminer l'attaque le bras en bandoulière, mais le capitaine me dit que je dois me faire soigner. Je reste dans une grange jusqu'à ce qu'un half-track me transporte dans un centre de secours proche du front. Les combats continuent et je ne peux être évacué pour l'instant. Tous les blessés en état de porter une arme se préparent à défendre le poste de secours en cas d'attaque ; je me retrouve ainsi derrière une mitrailleuse. Dans la nuit du 16 au 17 novembre, je suis enfin évacué sur l'hôpital 415 de Besançon. »

Pendant que Raymond est évacué, l'offensive se poursuit. La prise de Montbéliard (18 novembre) permet de déborder la place forte de Belfort et ouvre la route de la plaine alsacienne. Les Français atteignent le Rhin le 19 novembre et libèrent Mulhouse le lendemain. Au même moment, les Commandos d'Afrique et les Chocs entrent dans Belfort, suivis par les tirailleurs du 4^e RTM. Les deux corps d'armée français débouchent en Haute-Alsace, tandis que Strasbourg est libérée par la 2^e DB de Leclerc (23 novembre). Belfort, Mulhouse et Strasbourg sont donc délivrées mais l'ennemi est loin de se disloquer. Au contraire, les troupes allemandes se cramponnent fermement à l'Alsace médiane dans une large poche autour de Colmar.

Au cœur du Reich



Franchir le Rhin

« La blessure la plus douloureuse est celle du bras car la balle a sectionné le nerf cubital. Après quelques jours, je suis de nouveau capable de me servir de mon bras, notamment pour armer mon pistolet. On veut m'évacuer à l'arrière mais je refuse. Je souhaite rejoindre mon unité. »

Opéré à Besançon, Raymond reste 18 jours à l'hôpital. Après sa convalescence, il est affecté à la base arrière du 6^e RIC près de Belfort mais il ne peut rejoindre son régiment qui continue d'avancer. Le sergent-chef Ruiz du 3^e RTA lui propose alors de rejoindre les tirailleurs algériens en route pour Strasbourg. Ayant obtenu l'autorisation nécessaire en janvier 1945, il intègre le 3^e RTA où il est déjà bien connu puisque son frère et son beau-frère y ont servi (ce dernier a été tué à Castelforte en Italie en 1944).

Au début de l'année 1945, la stratégie alliée à l'Ouest consiste à chasser les troupes allemandes de la rive gauche du Rhin, afin que l'ensemble des armées alliées viennent border le fleuve avant de le franchir¹². Conformément à ce plan, la réduction de la poche de Colmar devient prioritaire. Appuyée par le 21^e corps d'armée américain, la Première armée française est chargée de cette offensive qui débute le 20 janvier 1945. Après de très violents combats, la poche de Colmar est résorbée le 9 février. Dans le même temps, les Américains et les Britanniques attaquent en Rhénanie et atteignent le Rhin le 2 mars. C'est désormais au tour de la Première armée de pénétrer en

¹² Henri Michel, *op. cit.*, p. 720-722.

Allemagne. Sa progression au cœur du Reich doit permettre à la France d'affermir son statut de vainqueur et sa position dans les négociations interalliées de l'après-guerre. Le général de Gaulle ordonne donc à de Lattre de s'enfoncer le plus profondément possible en territoire allemand, quitte à bousculer les plans du haut commandement allié.

Les fortifications de la ligne Siegfried et le massif boisé de la Forêt-Noire rendent hasardeux le franchissement du fleuve depuis l'Alsace. Aussi les Français obtiennent l'autorisation d'entrer en Allemagne par le nord de l'Alsace, afin de venir border le Rhin dans le Palatinat jugé moins défendu¹³. Une fois le fleuve traversé dans cette région, l'armée française pourra plus facilement déboucher sur Stuttgart (via la trouée de Pforzheim) et envelopper la Forêt-Noire. Le 15 mars 1945, la 3^e DIA du général Guillaume se met en marche¹⁴. La résistance ennemie est brisée à Oberhoffen et Schirrhein. Le 19 mars, les « turcos » atteignent Lauterbourg sur la frontière et pénètrent en Allemagne. L'entrée dans le Palatinat est suivie de plusieurs jours de combat contre les défenses de la ligne Siegfried qui est percée le 24 mars. Le 25, la division algérienne borde le Rhin sur une vingtaine de kilomètres entre Lauterbourg et Leimersheim. Trois jours plus tard, le front français est élargi jusqu'à Spire.

« Il ne restait à faire, en somme, que l'essentiel, c'est-à-dire passer le Rhin¹⁵. » La course interalliée s'emballe. Les Américains franchissent le fleuve à Remagen le 7 mars, les Britanniques le 23. Sur la gauche des Français, la VII^e armée américaine risque d'arriver la première à Stuttgart. Le 29 mars, le général de Lattre ordonne à ses officiers de traverser le fleuve

¹³ François Broche, Georges Caïtucoli, Jean-François Muracciole, *op. cit.*, p. 639.

¹⁴ Paul Gaujac, *La 3 sous le signe de la victoire, de la 3^e DIA à la 3^e BM, 1943-2013*, Paris, Histoire & Collections, 2014, p. 186-193.

¹⁵ Charles de Gaulle, *Mémoires de guerre, Le Salut, 1944-1946*, Paris, Plon, 1959, p. 223.

sans délai, malgré le peu d'équipements disponibles. Dans la nuit du 30 au 31 mars, le 3^e RTA à Spire et le 4^e RTM et 151^e RI à Gemersheim franchissent le fleuve par surprise et à la rame¹⁶. Raymond fait partie des premiers soldats français qui traversent le Rhin à Spire.

« Le 30 mars à 18 heures, le lieutenant Bouda nous rassemble : "Cela va être à nous de jouer les gars. Il faut traverser le Rhin." Embarqués sur des pneumatiques, nous traversons à la rame et en silence. Placé à l'avant de l'embarcation, je porte un téléphone de campagne EE-8 muni d'une dérouleuse pour le fil. Pour ne pas la perdre, j'ai attaché la dérouleuse à mon bras, mais en arrivant sur l'autre rive, il s'en est fallu de peu pour que je tombe à l'eau car le fil était trop court. Lorsque nous touchons terre, un coup de feu claque, sans doute tiré par un guetteur ennemi pour donner l'alerte. Quelques tirs sont échangés mais de façon assez sporadique. »

Les jours suivants, le Génie lance des ponts sur le fleuve permettant à 130 000 soldats français et 20 000 véhicules de prendre pied sur la rive droite.

Ultime combat en Allemagne

Le Rhin franchi, les Alliés avancent dans trois directions¹⁷. Le groupe d'armées Nord marche vers la Baltique ; le groupe d'armées Centre progresse sur un axe Erfurt-Leipzig-Dresde, afin d'établir la jonction avec l'Armée rouge quelque part sur l'Elbe ; quant au groupe d'armées Sud du général Devers, dont fait partie la Première armée française, il avance en direction de l'Autriche.

¹⁶ Paul Gaujac, *op. cit.*, p. 194-197 ; François Broche, Georges Caïtucoli, Jean-François Muracciole, *op. cit.*, p. 639-641.

¹⁷ Henri Michel, *op. cit.*, p. 726.

De Lattre divise ses forces en deux groupements : le premier doit envelopper puis ratisser la Forêt-Noire, le second (3^e DIA, 2^e DIM, 5^e DB) progresser en direction de Stuttgart, franchir le Danube, s'enfoncer en Bavière et atteindre l'Autriche. Or les plans alliés promettent Stuttgart à la VII^e armée américaine qui doit s'emparer de la ville et poursuivre vers la Suisse et l'Autriche, coupant ainsi la route des Français. Mais de Gaulle et de Lattre entendent bien faire tomber la capitale du Wurtemberg dans l'escarcelle française. Tandis que la XIX^e armée allemande succombe en Forêt-Noire, la 3^e division algérienne s'empare de Stuttgart le 22 avril au grand dam des Américains.

La campagne d'Allemagne de la Première armée française (mars-mai 1945)
© Ministère de la Défense/DMPA



Le III^e Reich agonise aussi à l'Est. Sur les rives de l'Oder depuis janvier 1945, l'Armée rouge lance l'assaut final sur Berlin le 16 avril. Après une terrible bataille urbaine et le suicide du Führer, les derniers défenseurs allemands déposent les armes le 2 mai. À l'Ouest, les Alliés ne rencontrent plus de résistance organisée après la reddition de la poche de la Ruhr (18 avril). La II^e armée britannique s'empare de Hambourg le 1^{er} mai et de Lübeck le lendemain. Profitant des autoroutes allemandes, les Américains du général Bradley vont encore plus vite au centre : Hanovre tombe le 10 avril et le général Patton entre dans Leipzig le 14. Le 25 avril, près de Torgau sur l'Elbe, les soldats américains et soviétiques réalisent la jonction des deux fronts. Enfin, dans le Sud de l'Allemagne, Nuremberg tombe le 19 avril, Munich le 2 mai. Après Stuttgart, les Français poussent vers Constance et Ulm. Le 24 avril, le drapeau tricolore flotte sur la cathédrale d'Ulm, 140 ans après la prise de la ville par la Grande Armée napoléonienne.

« Un Combat Command¹⁸ américain, composé d'éléments du 3^e RTA dont je fais partie, roule en direction d'Ulm. Nous sentons que la fin approche : les combats sont de moins en moins violents et les prisonniers allemands de plus en plus nombreux. Ils sont tous assez âgés, beaucoup sont déjà blessés. Tout contact avec la population allemande est rigoureusement interdit. "Vous êtes en Allemagne. Ne fraternisez pas." indiquent de grands panneaux disposés le long des routes. Nous donnons tout de même de la nourriture aux Allemands qui manquent de tout. La population n'est pas mal disposée envers nous, nous ne sentons aucun sentiment d'animosité. Lorsque nous dormons chez l'habitant, nous gardons bien entendu nos armes à proximité mais nous ne faisons pas de tour de garde. Je suis à Ulm lorsque nous apprenons la capitulation allemande le 9 mai au matin. Tout le monde s'embrasse, c'est une grande fête. »

¹⁸ *Combat Command* : unité interarmes de l'armée américaine.

Entre-deux-guerres

Raymond reste cantonné à Ulm jusqu'à la fin du mois de mai 1945. Sa blessure de novembre 1944 le faisant à nouveau souffrir, il est hospitalisé à Besançon pour être réopéré. En juillet, son contrat d'engagement pour la durée de la guerre est transformé en un engagement à terme fixe de 5 ans. Il est affecté au 5^e RTS à Fès au Maroc, puis rejoint en avril 1946 l'école de sous-officier de Cherchell en Algérie. Promu sergent et breveté chef de section en avril 1946, puis sergent-chef un an plus tard, Raymond sort de l'école avec la mention Très bien. Il se marie en novembre 1946. Désigné pour continuer ses services en Extrême-Orient, il débarque en janvier 1948 à Saïgon en Indochine, où la France lutte pour conserver sa souveraineté sur la péninsule.

L'Asie en guerre



La « perle de l'Empire » s'embrase

La Seconde Guerre mondiale constitue un tournant pour l'Indochine française¹⁹. Déjà ébranlée par la défaite de 1940, l'autorité de la France en Indochine est battue en brèche par le Japon durant toute la durée du conflit. Les troupes nipponnes s'installent au Tonkin en 1940 puis sur l'ensemble de la péninsule à partir de 1941²⁰. Le 9 mars 1945, l'armée impériale attaque les garnisons françaises, massacrant colons et militaires. Toute l'administration coloniale s'écroule.

Après l'annonce de la reddition japonaise le 15 août 1945, le chaos règne en Indochine où la France apparaît profondément affaiblie. Front indépendantiste créé en 1941 par le Parti communiste indochinois (PCI), le Vietminh (Ligue pour l'Indépendance du Viêtnam) profite du vide du pouvoir pour s'en emparer. Le fondateur et leader du PCI et du Vietminh, Hô Chi Minh, proclame l'indépendance de la République démocratique du Viêtnam le 2 septembre 1945 à Hanoi.

Peu après, un Corps expéditionnaire français en Extrême-Orient (CEFEO) débarque en Indochine pour rétablir l'ordre et reconquérir le territoire, tandis que des discussions sont parallèlement engagées avec Hô Chi Minh. Pendant un an, affrontements et négociations se succèdent dans la plus grande

¹⁹ La domination française en Indochine s'affirme au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle. Formée en 1887, l'Union indochinoise regroupe la colonie de la Cochinchine et les protectorats du Tonkin, de l'Annam, du Laos et du Cambodge.

²⁰ Laurent Cesari, *L'Indochine en guerres, 1945-1993*, Paris, Belin, 1995, p. 23-33.

confusion. Le 20 novembre 1946 à Haiphong, un incident avec le Vietminh met le feu à la poudrière indochinoise. Trois jours plus tard, la marine française bombarde le port tonkinois, et le 19 décembre, le Vietminh réplique en organisant un soulèvement à Hanoi et en appelant à l'insurrection générale contre les Français.



L'Indochine française
© Ministère de la Défense/DMPA

Face aux moyens supérieurs du CEFEQ, le Vietminh et sa branche armée, l'Armée populaire vietnamienne (APV), optent pour une stratégie de long terme, basée d'abord sur la guérilla, la mobilité, la surprise et l'évitement²¹. Par des embuscades et des attaques nocturnes, le général Giap, commandant de l'APV, veut user l'adversaire, miner son moral et le

²¹ *Ibid.*, p. 64-70.

contraindre à disperser ses forces. Le temps des grandes offensives et des batailles rangées viendra plus tard, quand le rapport de force basculera en faveur de l'APV.

Côté français, à défaut de pouvoir écraser un ennemi insaisissable, le CEFEQ est forcé d'étendre son dispositif et de multiplier les postes pour quadriller au mieux le territoire. Dans cette guerre sans front, ces postes permettent de pacifier une zone, contrôler les voies de communication et maintenir une présence constante auprès de la population. Au début du conflit, l'état-major choisit de sécuriser en priorité les principales villes et les deltas nourriciers du fleuve Rouge (Tonkin) et du Mékong (Cochinchine).

Combats en Cochinchine

À son arrivée en Indochine en janvier 1948, Raymond est affecté à la compagnie de commandement du 3^e bataillon du 43^e RIC. Il rejoint son unité dans la région de Can Tho et de My Tho au sud de Saigon. Sa première mission est consacrée à la surveillance des cours d'eau utilisés par le Vietminh pour transporter hommes et matériel.

« Nous disposons de trois patrouilleurs, la Lave, la Tonnante et le Marsouin, dotés d'un canon à l'avant et de deux mitrailleuses de chaque côté. Au cours d'une patrouille, la Tonnante tombe dans une embuscade après avoir sauté sur une mine. À bord de la Lave et du Marsouin, nous nous portons au secours du navire partiellement coulé. Les Viets tentent de monter sur celui-ci afin de récupérer son armement, mais nous réussissons à les mettre en fuite puis rentrons sur My Tho. À la suite de cet incident, nos patrouilles continuent mais à pied ou sur de grandes barques couvertes surnommées "tramways d'eau". Il est très difficile de manœuvrer dans ces barques en cas d'attaque.

C'est pourquoi nous n'aimons pas du tout faire des patrouilles à leur bord, ce sont de véritables cercueils. »

Le 3/43^e RIC se déplace dans l'intérieur des terres à Ben Cat, nœud de communication important au nord de Thu Dau Mot et de Saigon. Chef de section, Raymond est chargé d'entraîner les hommes de son poste au maniement d'un canon anti-char de 57 mm, arme pour laquelle il a été formé en Corse en 1944. Les accrochages avec les convois de ravitaillement ennemis sont réguliers. Affecté comme adjoint à l'officier de renseignement du 3^e bataillon, Raymond reçoit l'ordre de former un commando pour prendre part à l'attaque du camp vietminh d'Ap-Nhi, qui compte une centaine de *bo doi*²². Équipé de quatre chenillettes *Bren Carrier* et appuyé par l'artillerie, le corps franc de Raymond doit ouvrir la route au gros du bataillon. L'attaque est un succès, les pertes ennemies s'élevant à une cinquantaine de morts et une dizaine de prisonniers. Un important stock d'armes et de munitions est récupéré. Raymond est ensuite affecté comme chef de poste à Thoi Hoa à une quinzaine de kilomètres à l'est de Ben Cat.

« Je suis à la tête d'une section de trente Cambodgiens et quatre Européens, mais il y a aussi les familles des combattants cambodgiens. Le poste est en piteux état, il faut tout reconstruire. Nous récupérons de l'aréquier et du teck, des bois très durs, pour consolider nos défenses. Je fais construire des baraquements, une cuisine, une école et une chapelle. Il y a même un petit terrain de football pour les moments de repos. Je dispose d'un mortier de 81 mm et de quatre mitrailleuses. Le mortier est servi par le cuisinier et deux Khmers, les mitrailleuses par les femmes les plus fortes. Les vieilles femmes sont aussi armées de machettes. Pour les enfants, nous construisons un petit fortin pour servir de refuge en cas d'alerte. Mais les plus grands et les

²² *Bo doi* : soldats réguliers de l'APV.

adolescents sont chargés de transporter les munitions pour approvisionner le mortier, les mitrailleuses et les tirailleurs.

Notre mission est de tenir le poste et d'effectuer des patrouilles pour surveiller le secteur. Nous sommes vraiment isolés, le convoi de ravitaillement ne passe qu'une fois par semaine, et sommes harcelés quasiment chaque nuit au mortier et fusil-mitrailleur. Pour tenir les Viets éloignés, je place des pièges autour du poste, à savoir des cartouches vidées de leur poudre mais remplies de charges explosives, car les Viets ont pour habitude de rafler toutes les munitions sur le terrain. Un soir après une attaque, des explosions retentissent, et trois cadavres ennemis gisent sur le terrain. Mais mon chef de bataillon n'approuve pas ma méthode, trop "irrégulière" selon lui. Deux semaines plus tard, je suis relevé. »

En décembre 1949, l'activité ennemie redouble dans la région de Ben Cat, et en janvier 1950, le Vietminh lance une offensive de grande envergure.

« Toute une division vietminh, la 303, passe à l'attaque. Elle est arrivée en Cochinchine en empruntant ce que l'on appellera plus tard la piste Hô Chi Minh que nous découvrons pendant cette offensive²³. Les Viets l'utilisent pour acheminer en bicyclette leur ravitaillement en riz et munitions. Composée d'environ 6 000 hommes, la division 303 ne possède pas d'armement lourd mais est très bien pourvue en mitrailleuses. Tous nos postes sont attaqués simultanément, à Rach-Bap, Rach-Kiem, Ben Suc, etc. Les munitions commencent rapidement à manquer et les blessés ont besoin d'être évacués. »

²³ Pendant la guerre du Viêtnam (1955-1975), la piste *Hô Chi Minh* permet au Nord-Viêtnam de ravitailler via le Laos et le Cambodge la guérilla communiste du Sud-Viêtnam, le Vietcong.

Le 25 janvier, un convoi de douze camions quitte Ben Cat afin de ravitailler les postes isolés et les villages alentours. Une automitrailleuse *Coventry* du 4^e régiment de hussards ouvre la marche et précède l'infanterie commandée par Raymond, formée par son commando et une section de 35 hommes.

« Après seulement deux ou trois kilomètres de route, nous tombons dans une embuscade dans la forêt d'An-Son. Les Viets disposent d'au moins cinq ou six mitrailleuses, en plus des mortiers et fusils-mitrailleurs. Roulant sur une mine, l'automitrailleuse Coventry se lève sous l'explosion. Avec mon groupe d'assaut, nous fonçons sur les véhicules de tête et abattons les Viets qui, perchés sur la Coventry, tentaient de récupérer son armement. En revenant, pris sous des tirs, je me jette dans le fossé de la route et tombe nez à nez avec un Viet armé d'un fusil-mitrailleur. Je prends mon poignard et le frappe deux fois. Le combat dure trois heures puis l'ennemi se replie. Nous avons perdu dix hommes et fait cinq prisonniers. Je fais vider un camion de son chargement pour le renvoyer à Ben Cat avec les morts, les blessés et les prisonniers, et nous reprenons la route pour ravitailler les postes et prendre en charge leurs blessés. À notre retour à Ben Cat, le champagne nous attend et tout le monde me félicite. Pour cet acte, je reçois la Médaille militaire à titre exceptionnel et pour services de guerre, accompagnée d'une citation à l'ordre de l'Armée. »

À partir de 1949-1950, la guerre d'Indochine s'internationalise et prend une nouvelle dimension²⁴. La victoire des communistes en Chine, où Mao proclame la République populaire le 1^{er} octobre 1949, donne au Vietminh un allié de poids. En janvier 1950, Pékin et Moscou reconnaissent officiellement la République démocratique du Viêt Nam. Peu à peu, le conflit change de nature

²⁴ Laurent Cesari, *op. cit.*, p. 70-73 ; Pierre Journoud, « La guerre d'Indochine, le tournant de 1949-1950 », *Les Chemins de la Mémoire*, n°192, mars 2009, p. 7-10.

et cesse d'être perçu comme une guerre strictement coloniale opposant un mouvement indépendantiste à une métropole ; il bascule dans le cadre de la Guerre Froide entre puissances occidentales et bloc communiste. C'est pourquoi, en dépit de leur hostilité à la présence française en Indochine, les États-Unis commencent à soutenir l'effort de guerre français, dans le but d'enrayer la progression du communisme en Asie²⁵.

Le tournant de 1950 n'est pas seulement diplomatique, il est aussi militaire. Malgré l'aide américaine, la situation sur le terrain ne cesse de se dégrader pour le CEFEQ, et de larges parties du territoire échappent à son contrôle. Depuis la victoire maoïste, armes, ravitaillement, conseillers politiques et militaires affluent de Chine et renforcent considérablement le Vietminh. Les conséquences du soutien chinois ne se font pas attendre : en octobre 1950, l'APV remporte la première bataille d'envergure de la guerre le long de la Route coloniale n°4 entre Cao Bang et Lang Son, près de la frontière chinoise désormais totalement ouverte.

En décembre 1950, l'arrivée du général de Lattre au poste de haut-commissaire et commandant en chef en Indochine rétablit provisoirement la situation. Début 1951, l'armée française brise les offensives de Giap aux portes du delta du fleuve Rouge. De Lattre obtient de Washington une aide matérielle et financière supplémentaire, et accélère le développement d'une armée nationale vietnamienne pour combattre aux côtés du CEFEQ. Pourtant, en dépit des efforts français pour contrer la montée en puissance ennemie, le conflit est véritablement entré dans une nouvelle phase. Après la guérilla des premières années, livrée par des groupes de partisans résolus mais disparates et mal armés, l'APV est désormais capable de mener une guerre

²⁵ Au même moment et pour des raisons identiques, les Américains s'engagent massivement en Corée.

conventionnelle, en alignant de grandes unités régulières, équipées et entraînées. Étroitement encadrés politiquement, les soldats de « l'oncle Hô » combattent pour les deux idéaux bien définis et mobilisateurs que sont l'indépendance et le marxisme. À l'inverse, Paris peine à adopter une politique cohérente et à énoncer clairement ses objectifs de guerre en Indochine. En 1949, la France accorde une semi-indépendance au Viêtnam, au Cambodge et au Laos.

Guerre chaude en Corée

Après son fait d'armes en forêt d'An-Son, Raymond quitte l'Indochine en avril 1950 pour être affecté en Afrique du Nord. En 1952, il est désigné pour effectuer un second séjour en Extrême-Orient. Il débarque à Saigon le 29 mai 1952 mais il est immédiatement envoyé sur le front de Corée, où la guerre sévit depuis deux ans.

Sous domination japonaise depuis le début du XX^e siècle, la péninsule coréenne se trouve divisée en deux en 1945 : les Soviétiques occupent le territoire situé au nord du 38^e parallèle, les Américains le Sud. Dans un contexte marqué par les débuts de la Guerre Froide, Washington et Moscou échouent à trouver un compromis sur la réunification du pays. En 1948, la création de deux États entérine la partition : au sud la République de Corée, un État autoritaire pro-américain, et au nord un régime communiste allié à l'URSS, la République démocratique populaire de Corée. Afin de réunifier la péninsule au profit du Nord, le leader communiste Kim Il-sung lance son armée à l'assaut du Sud le 25 juin 1950. Séoul tombe trois jours plus tard, et les Nord-Coréens, bien équipés en matériel soviétique, mettent en déroute les forces adverses. En juillet, les soldats sud-coréens et américains sont acculés dans l'extrême Sud-est du pays (poche de Pusan).

Après avoir condamné l'offensive nord-coréenne, le Conseil de sécurité de l'ONU adopte le 7 juillet 1950 une résolution qui autorise une intervention militaire, sous l'égide des Nations Unies, pour venir en aide aux Sud-Coréens²⁶. Contributeurs du plus gros contingent envoyé en Corée, les États-Unis prennent la tête de la coalition à laquelle se joignent plusieurs pays alliés de Washington, dont la France.

Alors que la péninsule est sur le point de tomber entièrement aux mains des Nord-Coréens, les troupes onusiennes prennent à revers l'armée adverse en débarquant à Incheon près de Séoul en septembre 1950. Elles pénètrent en Corée du Nord, occupent Pyongyang et refoulent l'armée de Kim Il-sung jusqu'à la frontière sino-coréenne. La débâcle nord-coréenne et l'arrivée des Américains sur la frontière chinoise provoquent la réaction de Mao qui décide d'intervenir massivement dans le conflit. Fin novembre 1950, des centaines de milliers de soldats chinois pénètrent en Corée et lancent une puissante contre-offensive. Séoul est une seconde fois perdue en janvier 1951, à nouveau reprise en mars. Au printemps 1951, le front se stabilise aux alentours du 38^e parallèle sur les positions d'avant-guerre.

Déjà très engagé en Indochine, le gouvernement français décide d'envoyer en Corée un bataillon composé d'environ 1 000 volontaires, afin de représenter le pays au sein de la coalition. Formé en août 1950, le bataillon français des Nations Unies (BFONU) débarque en Corée en novembre 1950 pour être versé au 23^e RI américain²⁷. En juin 1952, Raymond est affecté au bataillon pour effectuer un stage au sein du *Snipers Corps*. Il rejoint le front dans le secteur de Chorwon au centre de la péninsule, où se livrent de très violents

²⁶ Boycottant le Conseil de sécurité qui refusait de reconnaître la Chine maoïste, l'Union soviétique ne put poser son veto à la résolution.

²⁷ Ministère de la Défense/DMPA, *Les Français en Corée, 1950-1953*, Collection « Mémoire de pierre ».

combats au cours de la bataille dite du Triangle de fer. Dans cette région montagneuse connue pour ses richesses minières, les troupes onusiennes et sino-coréennes se livrent une véritable guerre de tranchées.

« Je suis pris en charge par le lieutenant Jamotte qui tient l'escarpement Yoke au nord-ouest de Chorwon. Notre première mission est de rétablir un réseau de tranchées, de barbelés et d'abris, tout en enterrant des centaines de corps en décomposition disséminés sur les pentes. À la faveur de la nuit, alors que les pionniers rampent au milieu des débris et des cadavres pour poser des mines, nous sortons pour nous infiltrer un peu en avant, munis de nos fusils à lunette infrarouge. Plus tard, lors d'une attaque ennemie, je suis contraint de servir une mitrailleuse dont tous les servants ont été tués. Je tire comme un fou sur les vagues ennemies qui déferlent sur moi, le canon de ma mitrailleuse devient rouge-blanc. Je vois tomber un grand nombre d'ennemis jusqu'à ce que mon abri s'écroule sous des tirs d'artillerie. Complètement sonné, je suis renvoyé au PC du bataillon. Je ne désire plus parler de cet épisode mais je m'en souviendrai toute ma vie. Je suis un combattant, pas un massacreur. Les Américains m'ont décerné la Bronze Star Medal, mais tous mes papiers de cette époque ont été perdus en Indochine. Dégouté, je n'ai jamais rien réclamé. »

De 1951 à 1953, les Français prennent part à de nombreuses batailles : Wonju, Twin Tunnels, Chipyeong-Ni, côte 1037, Crève-cœur, Arrowhead Ridge... Ils payent aussi un lourd tribut : sur les 3 421 soldats qui ont servi dans le bataillon, on compte à la fin de la guerre 262 tués, 8 disparus et 1 350 blessés²⁸. Le conflit s'achève le 27 juillet 1953, date de la signature d'un armistice toujours en vigueur aujourd'hui, les deux Corées n'ayant jamais conclu de traité de paix.

²⁸ Ministère de la Défense/DMPA, *Les Français en Corée, 1950-1953*, op. cit., p. 6.

Guerre secrète au Tonkin

À son retour de Corée en septembre 1952, Raymond rejoint le Groupement de commandos mixtes aéroportés (GCMA). Créée en 1951 sous l'égide du SDECE²⁹, cette unité organise et ravitaille des maquis anti-vietminh formés dans les régions montagneuses, notamment en pays thaï (nord-ouest du Tonkin). Principalement membres de minorités ethniques (Thaï, Lao, Hmong, Nung), ces partisans mènent une contre-guérilla sur les arrières du Vietminh. Des officiers et sous-officiers du GCMA sont chargés d'encourager la formation de ces groupes et de les encadrer. Telles sont les missions assignées à Raymond, parachuté à Lai Châu en plein pays thaï en compagnie d'un radio et d'un infirmier.

« Peu après notre arrivée, nous rencontrons un groupe de maquisards. Je demande à l'un d'eux s'ils combattent le Vietminh, et celui-ci me répond dans un français impeccable : "Oui monsieur l'adjudant. Je suis le prince Ly-Phoung, l'un des princes du roi du Laos !" Il m'apprend qu'un de ses frères combat dans les rangs du Vietminh, mais lui a choisi de rester loyal à la France. Il me demande ensuite ce que font trois soldats français dans cette région isolée. Je lui explique que nous recrutons des hommes pour former un commando. « Je suis votre homme ! » me répond-il, enthousiaste.

Après trois heures de marche, nous arrivons dans un village où tous les hommes sont armés. Le prince m'indique qu'il a beaucoup de Laotiens sous ses ordres, mais qu'il manque d'armes. Il accepte de mettre à ma disposition une centaine d'hommes avec lesquels je forme trois sections et un groupe d'assaut. Par radio, je demande au GCMA le parachutage de 500 fusils.

²⁹ Service de documentation extérieure et de contre-espionnage : service de renseignement extérieur français, ancêtre de la Direction générale de la Sécurité extérieure (DGSE).

Quelques jours plus tard, après avoir aménagé une zone pour le parachutage, je reçois les armes accompagnées de quelques bonnes bouteilles. Notre guerre peut commencer.

Grâce aux renseignements fournis par la population, nous débusquons un petit camp d'instruction vietminh. Des officiers chinois sont présents. Nous passons à l'attaque, le combat dure toute la matinée mais nous finissons par prendre le dessus, au prix d'une quinzaine de tués dans nos rangs. À l'issue des combats, Ly-Phoung fait couper les têtes de quatre cadavres chinois et les place dans un sac avec leurs insignes et galons. Il veut les envoyer au service de renseignements d'Haiphong afin que l'état-major prenne enfin la mesure de l'intervention chinoise auprès du Vietminh. »

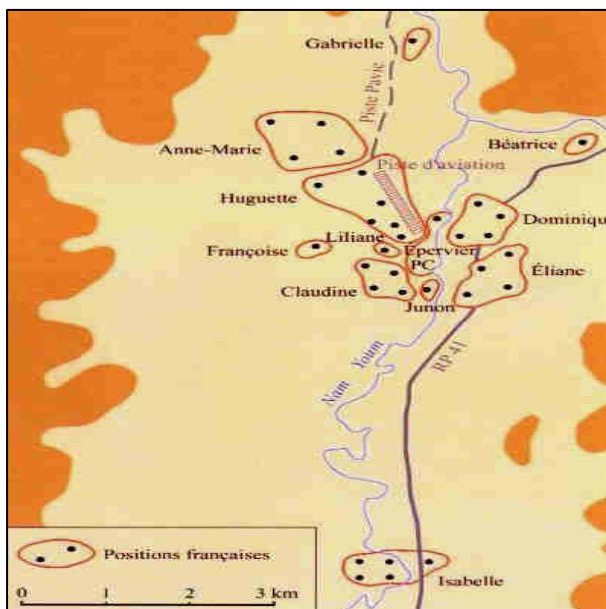
Diên Biên Phu est tombé

En 1953, la classe politique française se rallie à l'idée d'une solution diplomatique au conflit indochinois, plus enlisé que jamais. Tout comme le Vietminh, le gouvernement veut néanmoins remporter une ultime victoire militaire, afin de se présenter en position de force à la table des négociations.

À l'automne 1953, le commandant en chef du CEFEO, le général Navarre, décide de constituer un verrou défensif à Diên Biên Phu, petite bourgade située dans une vallée de la haute région tonkinoise. La manœuvre a pour objectif premier d'interdire l'accès du Laos au Vietminh. Par la technique du camp retranché (dite du « hérisson »), expérimentée non sans succès à Na San en décembre 1952, Navarre souhaite également fixer Giap et le forcer à livrer bataille sur un terrain qu'il n'aura pas choisi³⁰.

³⁰ Ivan Cadeau, « Indochine 1954 », *Les Chemins de la Mémoire*, n° 243, avril/mai 2014, p. 8.

L'opération *Castor* débute le 20 novembre 1953 par le largage de parachutistes. Après la neutralisation des postes ennemis et l'occupation de la vallée, le Génie aménage un camp retranché. Essentielle pour ravitailler la garnison, une piste d'aviation est remise en état, et autour d'elle, des points d'appui fortifiés (baptisés de prénoms féminins) sont érigés.



Le camp retranché français de Dien Bien Phu au début de la bataille
© Ministère de la Défense/DMPA

Les troupes vietminh rejoignent la vallée à marche forcée. Dès la fin du mois de décembre 1953, les 12 000 hommes de la garnison du colonel de Castries sont encerclés par plus de 51 000 combattants, soit presque tout le corps de bataille vietminh³¹. Contrairement à Na San où ses offensives s'étaient brisées sur le camp retranché français, Giap tient cette fois les crêtes et dispose d'une puissante artillerie (DCA comprise), fatalement sous-estimée par les Français.

³¹ Jacques Dalloz, *Dictionnaire de la guerre d'Indochine*, Paris, Armand Colin, 2006, p. 80-82.

Après une intense préparation d'artillerie, les *bo doi* montent à l'assaut des positions françaises le 13 mars 1954. Malgré une défense héroïque, les points d'appui « Béatrice » et « Gabrielle » sont submergés par les vagues ennemies. Battue par l'artillerie vietminh, la piste d'aviation, poumon du camp, devient inutilisable dès le 17 mars ; les défenseurs ne peuvent plus être ravitaillés que par parachutages.

Dans la nuit du 30 au 31 mars, Giap attaque le flanc est du dispositif français. Sur « Dominique » et « Éliane », les combats au corps à corps sont acharnés. Attaques et contre-attaques se succèdent en avril mais la zone contrôlée par les Français diminue inexorablement. Les conditions de vie deviennent extrêmement difficiles. Le bombardement vietminh et la pluie qui tombe sans discontinuer transforment le camp en bourbier. Des milliers de blessés qu'il est impossible d'évacuer s'entassent dans les antennes de secours improvisées. C'est durant cette période que Raymond et ses partisans anti-vietminh entrent dans le camp retranché.

« Nous défendons le poste avancé "Anne-Marie" puis descendons sur "Françoise". De Castries nous demande ensuite de surveiller le passage de la Nam Youm, notamment pour empêcher le départ de fuyards. »

Le Vietminh lance l'assaut final le 1^{er} mai. En dépit du sacrifice de quelques groupes d'hommes encore valides, exténués et à court de munitions, les positions françaises tombent les unes après les autres. Le 7 mai, de Castries donne l'ordre de cesser le combat ; 10 000 soldats français et vietnamiens, dont 4 500 blessés, sont faits prisonniers (seulement 3 000 revinrent vivants des camps de prisonniers vietminh). Grâce à la bravoure de ses défenseurs, le camp a résisté aux assauts ennemis pendant deux mois, mais sa chute sonne le glas de l'Indochine française.

« Le 5 mai, attaqués sur la Nam Youm, nous décrochons sur "Isabelle". Nous rencontrons le colonel Langlais le lendemain et nous lui disons qu'"Isabelle" est à court de munitions et ne peut plus tenir. Nous proposons de tenter une sortie pour rejoindre le Laos mais il refuse. Le soir, les combats sont d'une extrême violence, un véritable enfer. Avec une quinzaine de légionnaires, nous quittons "Isabelle" pour nous enfoncer dans la brousse. Au cours de notre marche, nous faisons prisonnier un soldat vietminh, malade et très affaibli. Il nous apprend que toute l'armée vietminh est épuisée. Lorsque nous atteignons le poste de Tan-Ba, nous ne sommes plus que des fantômes, je pèse alors une cinquantaine de kilos. Nous sommes rapatriés à Haiphong puis Saigon. Après une ultime opération au Sud-Viêt Nam, je quitte l'Indochine par avion en août 1954, les navires étant réservés aux blessés et malades. Nous sommes rapatriés en civil et munis d'un passeport indiquant une profession « bidon » (ajusteur-mécanicien à Saigon pour moi), car les pays où l'avion fait escale comme l'Inde ou le Liban n'acceptent pas les passages de militaires revenant d'Extrême-Orient. J'atterris à Marseille le 29 août. Je n'ai jamais revu le Viêt Nam. »

La déchirure

Le 21 juillet 1954, les accords de Genève mettent fin au conflit et consacrent l'indépendance du Laos, du Cambodge et du Viêt Nam. Ce dernier est partagé en deux de part et d'autre du 17^e parallèle : au nord, la République démocratique du Viêt Nam d'Hô Chi Minh, au sud un régime pro-occidental soutenu par les Américains³². Le CEFEQ évacue le Nord-Viêt Nam en mai 1955.

³² Le pays n'est réuni qu'en 1976, à l'issue de la guerre du Viêt Nam remportée l'année précédente par le Nord-Viêt Nam et le Vietcong.

« La fin de la guerre est une déchirure, surtout lorsque je dois abandonner Ly-Phoung et mes compagnons. Contrairement aux ordres reçus, je ne détruis aucune arme ni munition, je les laisse aux Laotiens qui continuent de se battre. Je n'ai plus eu de nouvelle de Ly-Phoung après 1956, j'ignore ce qu'il est devenu. J'étais véritablement écœuré, j'avais l'impression de trahir mes compagnons et la population, même si j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour les aider.

J'ai ainsi réussi à faire évacuer trois villages peuplés de catholiques vers le sud au-delà du 17^e parallèle. L'ancien évêque du Puy-en-Velay, Mgr Brincard, m'a reparlé de cette affaire il y a quelques années. Le Vatican avait en effet trouvé un rapport sur cette évacuation dans lequel j'étais cité. Le Saint-Siège m'a fait chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand mais je n'ai jamais voulu porter cette décoration, car j'ai honte de cette époque où nous avons dû abandonner tous ces gens. J'ai éprouvé un sentiment similaire à la fin de la guerre d'Algérie, lorsque suspecté d'être membre de l'OAS, j'ai été muté en métropole en laissant derrière moi famille et amis.

L'Indochine était un pays véritablement envoûtant et attachant qui m'a fasciné : le climat, la gentillesse des gens, l'amour qu'ils portaient à la France. Ils n'avaient rien à manger mais vous donnaient le peu qu'ils avaient quand vous arriviez dans leur village. Je crois que si l'Indochine était restée française, ou en partie française, je m'y serais installé. »

Épilogue

Arrivé en métropole à la fin du mois d'août 1954, Raymond bénéficie d'un congé de fin de campagne et rentre chez lui à Bône. Il y est encore lorsque le 1^{er} novembre 1954, la guerre d'Algérie débute dans le fracas des explosions de la « Toussaint rouge ». D'abord affecté au 60^e RI en Tunisie, il rejoint le 3^e RTA en mai 1955 et participe dans le Constantinois aux combats contre le Front de libération nationale (FLN). En 1957, après avoir été nommé au grade de chevalier de la Légion d'Honneur, il sert dans le renseignement. Pendant quatre ans, il multiplie les filatures, planques, infiltrations et interrogatoires dans une lutte implacable, souterraine et sans front contre le FLN.

Muté en métropole en 1961, il rejoint l'encadrement de l'école de Saint-Cyr puis occupe différents postes de commandement. Le 12 février 1986, Raymond est admis à la retraite au grade de colonel ; il était alors le dernier soldat ayant débarqué en Provence en 1944 encore en service dans l'armée française.

En 2011, il est élevé à la dignité de Grand' Croix de la Légion d'Honneur.

Annexes

■ Ordre du jour n°7 du 10 février 1986 du général commandant la 52^e division militaire territoriale

Le colonel Mouyren quitte aujourd'hui la délégation militaire de la Haute-Loire au terme d'une carrière exemplaire vécue sous le signe de l'engagement personnel et du courage.

En novembre 1942, à 16 ans, brancardier volontaire, sa conduite lors du débarquement allié en Afrique du Nord lui vaut ses premières félicitations.

En janvier 1944, dès ses 18 ans, il s'engage pour la durée de la guerre et la même année :

- il participe avec la 9^e division d'infanterie coloniale à la conquête de l'île d'Elbe comme tireur de lance-flammes ; il est nommé 1^{re} classe au combat ;
- puis, dans les rangs de la 1^{re} armée du général de Lattre, le caporal Mouyren, né en Algérie, vit la libération d'une métropole qu'il découvre les armes à la main ; il est blessé en Franche-Comté lors de l'offensive de novembre 1944 qui nous rend une partie de l'Alsace.

Après la campagne de France, dans les traces des soldats du roi, de la République et de l'Empire, il franchit le Rhin, traverse la Forêt-Noire et termine la guerre sur les bords du Danube à Ulm ; il est caporal-chef, titulaire de la croix de guerre avec deux citations ; il a 19 ans.

La guerre terminée en Europe, il va servir avec le même allant de 1945 à 1961 en Indochine et en Afrique du Nord.

Pendant près de cinq ans en Cochinchine, il combat un ennemi insidieux qu'il va surprendre sur ses arrières à la tête d'un commando de choc. En 1954, l'adjudant Mouyren, chevalier de la Légion d'Honneur, médaillé militaire, titulaire de sept citations, quitte la jeune république du Viêtnam pour laquelle nous combattions.

En Afrique du Nord dès 1955, il reprend le combat comme chef de section au 60^e RI en Tunisie puis au 3^e BTA dans le Constantinois. En 1959, l'épaulette d'officier sanctionne sa valeur. Son goût des actions autonomes où il peut exercer à plein ses qualités de meneur d'hommes le font rejoindre un commando de recherche à la tête duquel il continue à se distinguer. En 1961, il quitte l'Algérie pour la métropole.

C'est après 17 ans de campagnes incessantes que le lieutenant Mouyren, déjà officier de la Légion d'Honneur, médaillé militaire, titulaire de 17 titres de guerre rejoint l'encadrement de l'école de Saint-Cyr à Coëtquidan. Il y débute la séquence métropolitaine de sa carrière et doit s'adapter au rythme de la vie du temps de paix qu'il lui était jusqu'alors inconnue.

Il tiendra les postes de responsabilités des grades successifs d'officier subalterne puis supérieur :

- chef de section au 5^e RTM à Dijon
- commandant de compagnie au 27^e RI dans cette même ville
- commandant de la compagnie de commandement, d'appui et des services du 46^e RI, régiment de la Tour d'Auvergne à Berlin
- commandant du CM 144 à Dole où son action de chef de corps en fait un modèle d'organisation cité en exemple
- adjoint du général commandant la 52^e DMT depuis 1980 et délégué militaire de la Haute-Loire ; il est commandeur de la Légion d'Honneur, lieutenant-colonel puis colonel.

Dans ce poste, sa réussite est complète car, à 60 ans, le colonel Mouyren a su garder dans sa giberne l'enthousiasme et la foi du jeune marsouin qui, à 18 ans, débarquait à l'île d'Elbe.

Durant 42 ans de service, le colonel Mouyren a fait preuve des plus belles qualités militaires : audace et sang-froid, courage et allant, goût et sens du commandement, amour du service bien exécuté.

Mon colonel et ancien, il me revient l'honneur de vous remercier au nom de l'armée de Terre pour les services rendus ; je le fais avec une certaine émotion car vous êtes le dernier soldat ayant débarqué en Provence en août 1944 encore en service ; avec vous, nous tournons ce jour une page d'histoire.

À ces remerciements officiels, je joins l'expression de haute considération que portent les personnels militaires et civils de la 52^e division militaire territoriale et moi-même au grand soldat que vous êtes.

■ Citations

Citation à l'ordre du régiment du 22 octobre 1944

Remplit les fonctions de caporal fusilier d'un groupe de fusiliers-voltigeurs. Bonne instruction militaire, intelligent, caractère calme, tenue impeccable, conduite parfaite, excellent esprit militaire. A montré au feu du calme et du courage. Dans l'ensemble excellent gradé.

Citation à l'ordre de la brigade du 20 décembre 1944

Jeune caporal fusilier-voltigeur plein d'ardeur et de courage, s'est brillamment distingué à l'attaque le 14 et le 16 novembre 1944. Au débouché d'Ecot le 16 novembre 1944 a été blessé par un éclat d'obus tandis qu'il entraînait ses hommes à l'avant sous un violent tir de barrage.

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de guerre 39-45 avec étoile de bronze.

Citation à l'ordre de la brigade du 30 novembre 1948

Sergent-chef ardent au combat, a participé depuis janvier 1948 à toutes les opérations du 3/43^e RIC dans la région de Ben Cat (Cochinchine), notamment à la prise du camp d'Ap-Nhi (forêt d'An-Son). Chef de poste à Thoi Hoa, par des patrouilles incessantes a élargi la zone de sécurité du poste. Le 22 octobre 1948 au village de Nyphuoc (Cochinchine) a accroché une bande de rebelles dotée de fusils-mitrailleurs prête à intercepter un convoi routier. A dispersé la résistance en entraînant son groupe obligeant les rebelles à abandonner sur le terrain trois cadavres et un chef de groupe prisonnier.

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de guerre des Théâtres d'opérations extérieures avec étoile de bronze.

Citation à l'ordre de la division du 30 décembre 1949

Jeune sous-officier dynamique et courageux, s'est déjà fait remarquer comme chef de poste antérieurement au 1^{er} juillet 1949. Employé comme adjoint à l'officier de renseignement du sous-secteur de Ben Cat depuis cette date, s'est révélé un auxiliaire précieux et a participé à toutes les opérations de la région. S'est particulièrement distingué le 2 décembre 1949 lors d'une patrouille en bordure nord de la forêt d'An-Son route Ben Cat-Rach Bap (Cochinchine). Tombé dans une embuscade de rebelles alors qu'il se trouvait avec l'équipe de voltigeurs, largement en avant du commando, a fait preuve du mépris le plus total du danger en se lançant à l'assaut des positions adverses et a contribué au succès de l'opération en abattant un rebelle armé.

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de guerre des Théâtres d'opérations extérieures avec étoile d'argent.

Citation à l'ordre de l'armée du 7 juin 1950

Entraîneur d'hommes et organisateur remarquable qui s'est déjà signalé comme chef d'un poste sensible et comme chef du commando de l'officier de renseignement du sous-secteur de Ben Cat. Le 25 janvier 1950 a fait preuve de sang-froid et de bravoure lors d'une forte embuscade rebelle tendue contre un envoi de renforts à deux kilomètres

au sud-ouest de Ben Cat (Sud-Viêt Nam). Étant à bord du second véhicule et malgré le feu violent d'armes automatiques et de mortiers, n'a pas hésité à se porter avec un groupe de combat au secours du premier véhicule qui subissait des pertes. Brisant l'assaut des rebelles et les mettant en fuite, a par la rapidité et l'audace de son intervention permis au convoi d'assurer sa mission sans nouvelle perte. Déjà quatre fois cité et une fois blessé.

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de guerre des Théâtres d'opérations extérieures avec palme.

Citation à l'ordre de la brigade du 22 mai 1953

Chef de commando dynamique et valeureux, a toujours fait preuve de belles qualités guerrières. Entraîneur d'hommes, a obtenu de nombreux succès. S'est particulièrement distingué dans les boucles du Song Bé à Lac Mac et Tan Khai (province de Thu Dau Mot, Sud-Viêt Nam) les 2, 3 et 4 avril 1953. Pris à partie par un fort élément de rebelles, a manœuvré très habilement et avec beaucoup de sang-froid son commando en mettant l'adversaire en fuite en lui infligeant des pertes sévères.

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de guerre des Théâtres d'opérations extérieures avec étoile de bronze.

Citation à l'ordre de la brigade du 6 avril 1954

Chef de commando dynamique et valeureux qui en deux séjours consécutifs en Indochine, faisant preuve des plus belles qualités guerrières, a obtenu de nombreux succès qui lui valurent quatre citations et la Médaille Militaire. Vient à nouveau de se distinguer au cours d'une opération dans le secteur de Tay Ninh (Sud-Viêt Nam) le 23 décembre 1953. Ayant décelé un important groupe de rebelles armés, dirigeant remarquablement son commando, a infligé à l'adversaire des pertes sévères en hommes et en armement.

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de la vaillance avec étoile de Bronze.

Citation à l'ordre de la division du 27 mai 1954

1^{er} groupement de commandos spécialisés

Unité des forces supplétives qui, dès sa formation en février 1953, a été employée dans de nombreuses et souvent très dures opérations où elle n'a cessé de se signaler par sa valeur manœuvrière et sa tenue au feu, sous le commandement du capitaine Vernet puis du lieutenant Aberegg. S'est particulièrement distinguée :

- du 1^{er} au 15 mai 1953 au cours des opérations *Béam* et *Creuse* dans la région de Ben Cat (secteur de Thu Dau Mot, Sud-Viêt Nam) en infligeant aux rebelles des pertes sévères en hommes et en matériel
- du 1^{er} au 22 juillet 1953, au cours de l'opération *Isère* en zone de guerre « D » accrochant avec ténacité l'adversaire et lui enlevant un fusil-mitrailleur et six fusils.
- Du 21 au 24 décembre 1953 dans la région de Don Thuan (province de Tay Ninh, Sud-Viêt Nam) lors de l'opération *Bretagne* au cours de laquelle elle eut par trois fois à faire face à de forts éléments rebelles, menant contre eux un combat dur mais victorieux.

En un an, a porté des coups sévères au potentiel militaire de l'adversaire, poursuivant sans trêve ses actions offensives et efficaces, aboutissant en particulier à une pacification de plus en plus profonde des secteurs de la zone est du Sud-Viêt Nam.

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de guerre des Théâtres d'opérations extérieures avec étoile d'argent.

[Citation à l'ordre de l'armée du 15 septembre 1954](#)

Fait preuve à la tête d'un commando de choc des plus belles qualités militaires. Par son audacieux courage et son sens du terrain et du combat, assure avec le maximum d'efficacité toutes les missions qui lui sont confiées. S'est distingué plus particulièrement :

- Le 13 mars 1954 au cours d'une opération dans la subdivision de My Tho (Sud-Viêt Nam) où lancé avec son commando à la poursuite d'un fort élément rebelle, a remarquablement manœuvré ses éléments, accrochant l'adversaire avec ténacité à plusieurs reprises et permettant de lui infliger des pertes sévères en hommes et en armement, dont le bilan s'élève à deux tués et 28 prisonniers, une mitrailleuse et 29 fusils.
- Le 25 mai 1954 au cours d'un raid de nuit sur les installations rebelles de Nha Mat, province de Thu Dau Mot (Sud-Viêt Nam) où jouant d'audace pour tromper l'adversaire sur sa force réelle, l'a obligé à s'enfuir après avoir dans un combat poussé au corps à corps tué deux rebelles et récupéré trois fusils.

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de guerre des Théâtres d'opérations extérieures avec palme.

[Citation à l'ordre de la brigade du 6 décembre 1957](#)

Sous-officier, chef de commando du secteur, d'un courage et d'un allant magnifiques, s'est particulièrement distingué le 22 septembre 1957 à Bône (Zone Est Constantinois) en contribuant au cours d'une audacieuse poursuite à la capture d'un chef terroriste particulièrement dangereux armé de trois pistolets.

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de la valeur militaire avec étoile de bronze.

[Citation à l'ordre de la brigade du 6 novembre 1957](#)

Assurant par intérim le commandement du détachement opérationnel de protection de la 21^e DI, s'est dépensé sans compter dans ses fonctions. Indifférent aux risques courus, a réussi, par son action continuelle de jour et de nuit et dans les lieux les plus osés, à neutraliser et à arrêter quatre cellules terroristes, soit un total de 34 membres dont le chef, et à récupérer une bombe de quatre kilos, quatre grenades, un chargeur, un poignard et des munitions diverses.

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de la valeur militaire avec étoile de bronze.

Citation à l'ordre de la division du 15 mai 1958

Adjudant-chef commandant l'antenne détachement opérationnel de protection du secteur de Bône, d'un courage et d'un dynamisme exceptionnels. S'est particulièrement distingué au cours des actions suivantes :

- Du 15 au 27 novembre 1957, au cours de l'opération n°36, en capturant sept meshouls, une équipe de saboteurs et en récupérant six cisailles, des documents et des munitions.
- Le 14 décembre 1957, à la Mechta, Bardara, région de l'Acunra (Zone Est Constantinois) en capturant au cours d'une action de commando un commandant de compagnie rebelle, récupérant un pistolet-mitrailleur.
- Le 21 décembre 1957, en participant avec son antenne à la neutralisation d'une cellule terroriste à Sidi Salem (récupération d'une grenade et d'un pistolet automatique).
- Le 21 décembre 1957, en contribuant par une exploitation rationnelle et rapide du renseignement à la capture de 14 membres de l'organisation politico-administrative dont 9 meshouls.
- Enfin, le 17 mars 1958 dans la plaine bônoise, en effectuant avec le commando secteur un coup de main qui a permis l'arrestation de deux terroristes et la récupération de quatre grenades défensives.

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de la valeur militaire avec étoile d'argent.

Citation à l'ordre de l'armée du 10 février 1960

Chef d'antenne d'un courage et d'un allant exceptionnels. A pris à la tête d'un commando de recherche du secteur de Bône une part considérable au démantèlement des organisations politico-administratives rebelles et à l'anéantissement des cellules terroristes urbaines. Est à l'origine des nombreux succès remportés par les formations opérationnelles du secteur dont le bilan du 1^{er} octobre 1958 au 31 mars 1959 est de 103 rebelles abattus, 89 armes de guerre et 12 grenades récupérées. S'est particulièrement distingué à la tête d'un commando le 9 mars 1959 au cours d'un coup de main dans la région sud-est du Lac Fetzara (Zone Est Constantinois), où un état-major de Kasna a été anéanti et six rebelles, dont un chef important, abattus, récupérant 6 armes de guerre, des grenades, des munitions et des documents. S'est fait remarquer au cours du 1^{er} semestre 1959 par la contribution qu'il a apportée dans la recherche du renseignement. S'est notamment signalé par la précision des informations qui ont permis les exploitations suivantes :

- Le 8 avril 1959, destruction du réseau terroriste de Bône Ville (neuf terroristes appréhendés, deux pistolets automatiques récupérés).
- Le 27 mai 1959, découverte d'une cache contenant cinq mitrailleuses, trois fusils-mitrailleurs, un lance-roquettes, un mortier dans le secteur de Bône.
- Le 25 juin 1959, coup de main sur renseignement à la ferme Vella (Zone Est Constantinois) où sept rebelles furent abattus et trois armes récupérées.
- Le 16 août 1959, opération dans le Belejjet (région de Bône), huit rebelles tués, huit armes de guerre récupérées. A par ailleurs accompagné les unités sur le terrain au cours des actions entreprises et animé par son courage et son allant l'ambiance opérationnelle.

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de la valeur militaire avec étoile de vermeil.

Citation à l'ordre de la division du 23 août 1960

Officier de renseignement de tout premier ordre alliant à son sens aigu de la recherche le goût de l'exploitation rapide. N'hésite pas à courir de grands risques en vue de recueillir en mission individuelle des renseignements précieux qui ont permis le 28 janvier 1960 dans le Boukantas (Zone Nord-Est Constantinois) de mettre onze rebelles hors de combat et de récupérer neuf armes de guerre, le 13 mars 1960 d'abattre à Daroussa (plaine de Bône) un rebelle et de récupérer son pistolet-mitrailleur, le 6 juillet 1960 de mettre hors d'état de nuire dans le village de Zazga (secteur de Bône) une organisation rebelle particulièrement nocive comprenant 15 membres. Vient de se distinguer à nouveau le 17 juillet 1960 dans l'oued Kouba (périphérie de Bône) où trois dangereux terroristes furent capturés et leur armement, deux pistolets-mitrailleurs et un fusil de guerre, saisi.

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de la valeur militaire avec étoile d'argent.

Citation à l'ordre de la division du 17 janvier 1961

Chef de section d'une valeur exceptionnelle. Vient à nouveau de se distinguer le 20 octobre 1960 dans le secteur de Bône à 5 km à l'ouest d'Ain Mokra où il a été pris à partie par un fort élément de rebelles. Dès les premiers coups de feu, le véhicule qu'il conduisait a été criblé de balles et son homme d'escorte grièvement blessé. Gardant le contrôle de son véhicule et faisant preuve du plus grand sang-froid, a réussi à traverser l'embuscade et à ramener indemne les documents et le matériel qu'il transportait. Sa maîtrise et son calme ont largement contribué à sauver la vie de son homme d'escorte.

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de la valeur militaire avec étoile d'argent.

Table des matières

Sigles	p. 2
Préface	p. 3
Avant-propos	p. 5
Introduction. Bône, 8 novembre 1942	p. 7

L'Afrique du Nord dans la tourmente

Une enfance algérienne	p. 9
L'Afrique du Nord sous Vichy	p. 10
L'heure des choix	p. 12
L'Axe chassé d'Afrique	p. 15

Débarquements en Méditerranée

L'engagement dans la coloniale	p. 17
Le drapeau français flotte sur l'île d'Elbe	p. 19
Commandos en Provence	p. 26
La prise de Toulon	p. 30

La Libération

La poursuite	p. 33
Guerre d'usure	p. 35
Offensive générale	p. 37

Au cœur du Reich

Franchir le Rhin	p. 41
Ultimes combats en Allemagne	p. 43
Entre-deux-guerres	p. 46

L'Asie en guerre

La « perle de l'Empire » s'embrace	p. 47
Combats en Cochinchine	p. 49
Guerre chaude en Corée	p. 54
Guerre secrète au Tonkin	p. 57
Diên Biên Phu est tombé	p. 58
La déchirure	p. 61

Épilogue	p. 63
Annexes	p. 64
Table des matières	p. 71

Cette brochure a été réalisée en 2016 par

**L'Office national des anciens combattants
et victimes de guerre**

■

**La mission interdépartementale mémoire
et communication Auvergne-Limousin
Ludovic ZANELLA**

■

**Le service départemental de Haute-Loire
Eva CURIE
33, place du Breuil
43000 Le Puy-en-Velay**

